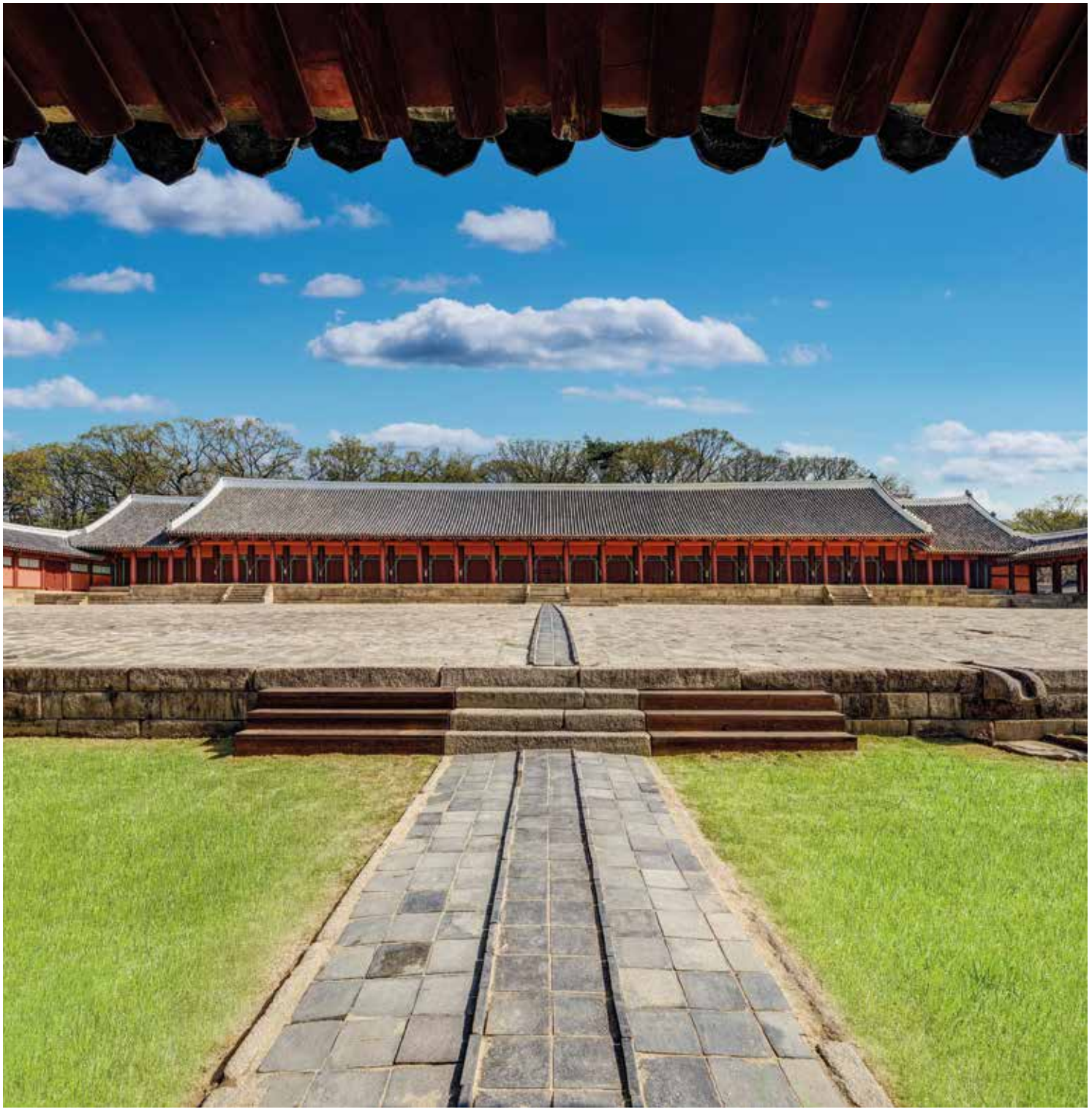
PATRIMOINE MONDIAL

n°110 juillet 2026



ISSN 1020-4202

unesco

Patrimoine Mondial est un magazine publié conjointement par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), Paris, France, et par Publishing For Development Ltd, Londres, Royaume-Uni.

Directeur éditorial Lazare Eloundou Assomo
Rédactrice en chef Matilda Saori Machimura
Coordinateur de production Richard Forster, Peter Warren
Éditrice de production Caroline Fort
Correction de copie Jill Gaston (anglais), Paloma de la Cruz (français)
Conseil éditorial ICCROM : José Luiz Pederzoli, ICOMOS : Regina Durighello, UICN : Tim Badman
Secteur de la Culture de l'UNESCO Jyoti Hosagrahar, May Shaer, Mauro Rosi, Himalchuli Gurung, Berta de Sancristóbal, Muhammad Juma, Alessandro Balsamo, Juliette Viguerard, Seoyoung Oh, Coline Guego, Alejandra Jiménez
UNESCO Publishing Matthieu Guevel
Collaborateurs Karine Oriot, Gaia Vince, Lerato Mogoatlhe
Rédaction Secteur de la Culture, UNESCO
7, Place de Fontenoy, 75007 Paris, France
Tél. : +33 1 45 68 14 22
Publicité, production Publishing For Development Ltd,
231-232 Strand, Londres, Greater London, WC2R 1DA Royaume-Uni
Tel : +44 2032 866610
E-mail : peter@worldheritagereview.com

Disponible sur https://shop.unesco.org

Avec les contributions de Andong city, Hwasun-gun, Fondation pour la gestion du patrimoine mondial des tumuli de Gaya, World Heritage Promotion Team of Korean Tidal Flats, Ki Jin-seok, Kim Dongyeop, Hyunyong Kim, Misol Do, Kwan Woo Park, Park Mi-hyun, You-Jung Park, Park Jiyeong, Seung H-Sang, Yoo Daeho, Lee Min-ah, Lee Joo Young, Jin Hyuck Jang, Yongmun Jeon, Yoonjeong Cha, Insoo Hong

Les auteurs sont responsables du choix et de la présentation des faits contenus dans les articles et des opinions qui y sont exprimées, et qui ne sont pas nécessairement celles de l'UNESCO et n'engagent pas l'Organisation. Les désignations employées et la présentation du matériel dans cette publication n'impliquent pas l'expression d'une opinion quelconque de la part de l'UNESCO quant au statut juridique des pays, territoires, villes ou zones, ou de leurs région ou de ses autorités, ni quant au tracé de ses frontières ou limites.

Sommaire



© Korea Heritage Service Royal Palaces and Tombs Center

Sanctuaire de Jongmyo
(République de Corée)

4
Préface
Khaled El-Enany,
Directeur général de l'UNESCO

7
Lettre de l'éditeur

8
Messages
Dr Huh Min,
Administrateur du Service du patrimoine de Corée

S.E. M. Lee Byong Hyun,
Président de la 48e session du Comité du patrimoine mondial

10
Portfolio
L'harmonie entre culture et nature
Patrimoine mondial en République de Corée

82
Immersion
Les paysages culturels, dans l'étreinte de la nature

102
Dossier
Les merveilles des profondeurs, la guérison de la Terre
Histoires de découvertes et de résilience des sites du patrimoine mondial

120
Entretien
Seung H-Sang, architecte
Préserver et transmettre la mémoire du territoire

132
Dossier
Redéfinir l'accessibilité et l'inclusion au sein des sites du patrimoine mondial

151
Les Archives
Patrimoine Mondial, n°7
janvier 1998

Préface

Khaled El-Enany
Directeur général de l'UNESCO



© UNESCO

La 48e session du Comité du patrimoine mondial, accueillie pour la première fois par la République de Corée à Busan, s'ouvre alors que la communauté internationale fait face à des défis politiques, technologiques et environnementaux croissants.

Dans ce contexte singulier, cette session doit être un espace de dialogue privilégié et de compréhension mutuelle, guidé par la responsabilité partagée qui nous incombe de préserver l'ensemble du patrimoine mondial. Car au-delà de ces précieux sites, c'est la poursuite d'un même idéal qui se dessine : celui d'un patrimoine qui favorise le dialogue, la cohésion sociale et le développement économique au service des peuples.

Avec 17 biens inscrits sur la Liste du patrimoine mondial, la République de Corée regorge d'exemples où la richesse des paysages naturels et des expressions culturelles reflète l'articulation étroite entre patrimoine et société, à l'image de Getbol, étendues tidales coréennes, qui abritent une biodiversité remarquable, avec 2 150 espèces de flore et de faune enregistrées – ou, au cœur de Séoul, de l'ensemble du palais de Changdeokgung – fruit d'une tradition architecturale fondée sur l'harmonie entre l'être humain et son environnement.

Ce patrimoine continue, aujourd'hui encore, de nourrir les industries culturelles et créatives de la République de Corée. Le cinéma et la musique, notamment la K-pop, participent au rayonnement international du pays tout en réinterprétant des récits profondément ancrés dans son histoire et sa culture.

Comme la République de Corée, chaque pays a un patrimoine à partager avec le monde, source de fierté, d'espoir et d'opportunités pour toutes et tous. À ce jour, la Convention du patrimoine mondial compte 196 États parties, et la Liste du patrimoine mondial réunit 1 248 biens inscrits dans 170 États parties. C'est pourquoi je demeure particulièrement engagé en faveur des 26 États parties qui ne disposent pas encore d'un bien inscrit sur la Liste. À cette session, le Comité examinera d'ailleurs les dossiers de candidature soumis par certains de ces 26 États parties en vue d'une éventuelle inscription. Dans un esprit d'inclusion et d'équité, nous devons les soutenir avec détermination et poursuivre nos efforts en faveur d'une Liste plus représentative, plus équilibrée et donc plus propice à notre travail en commun.

À l'heure où des pressions croissantes et le dérèglement climatique menacent le patrimoine à travers le monde, en particulier dans les petits États insulaires en développement, les enjeux de préservation dépassent en effet nécessairement les seules réalités nationales et appellent des réponses globales et coordonnées.

Car si chaque site inscrit raconte une histoire unique, l'ensemble compose un récit universel : celui d'une humanité qui reconnaît dans sa diversité un héritage partagé et un devoir envers les générations futures.

L'inscription sur la Liste du patrimoine mondial n'est jamais une fin en soi. Elle marque le début d'un engagement durable au service du dialogue, de la compréhension mutuelle et de la paix.

à droite
Dosan-seowon, élément du site « Seowon, académies néo-confucéennes coréennes » (République de Corée)

© World Heritage Integrated Management Center for Korean Seowon





Lettre de l'éditeur

À travers le monde, le patrimoine rappelle la manière dont les sociétés puisent dans leur histoire pour construire l'avenir. Héritage du passé et ressource pour les générations futures, il incarne la résilience, la créativité et le sens de la transmission qui permettent aux communautés de préserver leur identité tout en s'adaptant aux transformations de leur temps. Cette conviction, au cœur de la mission de l'UNESCO, trouve une résonance particulière à l'occasion de la 48e session du Comité du patrimoine mondial organisée cette année en République de Corée.

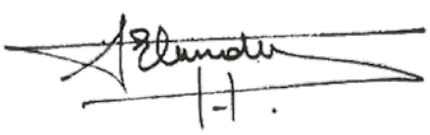
L'expérience coréenne illustre avec force la manière dont le patrimoine peut accompagner les mutations d'une société tout en préservant les fondements de son identité. Au fil des décennies, le pays a su protéger et valoriser son héritage culturel et naturel tout en s'ouvrant à l'innovation et à la coopération internationale. Aujourd'hui, la République de Corée contribue activement au renforcement des capacités, au partage des connaissances et à la mise en œuvre de projets de conservation au bénéfice de nombreux États parties à la Convention du patrimoine mondial.

Les sites culturels et naturels coréens inscrits sur la Liste du patrimoine mondial témoignent du lien profond entre mémoire, identité, écosystèmes et développement durable. De la grotte de Seokguram et le temple Bulguksa, aux académies néo-confucéennes des Seowon, à l'île volcanique et aux tunnels de lave de Jeju, ils reflètent la richesse d'un patrimoine façonné par le dialogue entre la nature, la culture et le savoir. L'architecture traditionnelle coréenne, fondée sur l'harmonie avec le paysage, révèle une attention particulière portée aux espaces de partage, de contemplation et de rencontre.

Dans ce numéro, l'architecte Seung H-Sang rappelle que l'architecture ne consiste pas seulement à construire des bâtiments, mais également à préserver et transmettre les récits rattachés à ces lieux. Cette vision rejoint celle de l'UNESCO, qui considère le patrimoine comme un héritage vivant reliant le passé, le présent et l'avenir. Ces sites racontent également une histoire de coexistence culturelle et spirituelle où l'engagement des communautés demeure essentiel à leur bonne conservation.

À travers ce numéro vous découvrirez également des initiatives favorisant une plus grande inclusivité au sein des sites du patrimoine mondial, en facilitant notamment l'expérience des visiteurs porteurs d'un handicap, atteints de cécité ou neurodivergents. Cette attention croissante portée à l'accessibilité universelle de ces sites nous rappelle avec force que le patrimoine mondial va au-delà de la seule protection, en contribuant également à la transmission de valeurs humaines et joue un rôle essentiel en faveur de la résilience et de la cohésion au sein de nos sociétés.

unesco



Lazare Eloundou Assomo
Directeur du Centre du patrimoine mondial

à gauche
Getbol, étendues cotidales coréennes (République de Corée)

© World Heritage Promotion Team of Korean Tidal Flats

Message

En tant que responsable du Service du patrimoine de Corée, c'est pour moi un immense honneur d'accueillir la toute première session du Comité du patrimoine mondial qui se tiendra dans notre pays. La République de Corée est devenue membre de l'UNESCO en 1950, il y a 76 ans. Seulement onze jours après son adhésion à l'Organisation, le pays a été plongé dans la guerre de Corée et a dû compter sur l'aide internationale durant sa reconstruction d'après-guerre. Autrefois grand bénéficiaire de l'aide internationale, la République de Corée a récemment rejoint le groupe des pays donateurs. Ayant accompli ce remarquable bond en avant, le pays est désormais en mesure de jouer un rôle moteur dans la protection du patrimoine culturel et naturel de l'humanité tout entière.



© Korea Heritage Service

Dr Huh Min
Administrateur du Service du patrimoine de Corée

À l'approche de la 48e session du Comité du patrimoine mondial à Busan, les États parties à la Convention du patrimoine mondial font face à des défis d'une ampleur et d'une intensité sans précédent. Le changement climatique, l'accélération de l'urbanisation et les multiples conflits armés constituent des enjeux suffisamment graves et complexes pour que l'on puisse qualifier notre situation de « polycrise ». J'espère que la 48e session du Comité du patrimoine mondial à Busan permettra de réaffirmer notre responsabilité partagée en matière de sauvegarde des sites du patrimoine mondial. Avec les 20 autres membres du Comité, la République de Corée s'engage à raviver un esprit de solidarité et de collaboration qui transcende les divisions géographiques, culturelles et disciplinaires, afin de définir de nouvelles orientations et principes pour l'avenir de la Convention du patrimoine mondial.

Je souhaite également que tous les participants prennent le temps de découvrir les sites historiques de la République de Corée, en particulier ceux de la ville hôte de Busan, et d'apprécier les messages de paix qu'ils transmettent. Une visite de la K-Heritage House, située sur le site de la session, constitue une excellente occasion de forger des souvenirs durables de Busan et de la Corée. En effet, cet espace propose un large éventail d'expositions, de spectacles et d'activités permettant de mieux connaître les sites inscrits au patrimoine mondial de la République de Corée et de découvrir d'autres aspects de la culture coréenne. Il met aussi en lumière la manière dont Busan a surmonté les destructions de la guerre de Corée et connu une remarquable reconstruction, tout en racontant les histoires de paix portées par les sites historiques de cette période.

J'espère que cette 48e session du Comité du patrimoine mondial à Busan permettra de renforcer les valeurs communes de l'humanité et de faire émerger une lueur d'espoir durable en cette période de polycrise. Je suis convaincu que nos discussions lors de cette session permettront de jeter les bases d'avancées significatives vers cet objectif. J'invite tous les participants à cette session, qu'il s'agisse des délégués des États, des experts du patrimoine ou des observateurs, à se joindre à nous pour franchir cette étape importante.

Le patrimoine mondial, un pont entre les cultures

C'est un immense honneur d'accueillir le Comité du patrimoine mondial en République de Corée pour la première fois depuis notre adhésion à la Convention du patrimoine mondial en 1988. Busan, ville de premier plan dans l'avancement des discussions sur la paix durable et la solidarité, offre un cadre propice pour aborder les défis liés au patrimoine mondial.

Le patrimoine mondial n'est pas simplement un vestige de l'Antiquité, il représente des biens inestimables et irremplaçables pour l'ensemble de l'humanité. Il sert de pont entre les cultures, en préservant la mémoire commune de l'humanité et en jetant les bases nécessaires pour léguer un monde pacifique aux générations futures.

En 1972, l'UNESCO a adopté la Convention du patrimoine mondial afin de protéger et de préserver les biens présentant une valeur universelle exceptionnelle. Au cours des cinquante dernières années, elle a obtenu des résultats remarquables, avec 1 248 biens inscrits dans 170 pays.

Cependant, le monde d'aujourd'hui est confronté à de multiples défis, notamment le changement climatique et les transformations technologiques rapides portées par l'intelligence artificielle. C'est un moment décisif pour consolider nos réflexions collectives sur la manière dont nous pouvons préserver la mission fondamentale de conservation et de gestion du patrimoine mondial, tout en naviguant efficacement à travers ces crises émergentes.



© Ministry of Foreign Affairs, Republic of Korea

S.E. M. Lee Byong Hyun
Président de la 48e session du
Comité du patrimoine mondial

Le Comité sert depuis longtemps de cadre aux délibérations sur divers obstacles. J'espère que cette session marquera un point de départ pour des discussions sur le renforcement des capacités et la gouvernance, dans un esprit de collaboration et de solidarité, afin de surmonter ensemble les défis qui nous attendent.

L'harmonie entre culture et nature

Patrimoine mondial en République de Corée

à droite
Pavillon Buyongjeong, ensemble du palais de Changdeokgung (République de Corée)

© Korea Heritage Service







© CHA Yoon-jeong

Grotte de Seokguram et temple Bulguksa

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1995

La grotte de Seokguram et le temple Bulguksa ont été construits au milieu du VIIIe siècle sur les pentes du mont Toham, à l'est de la capitale du royaume de Silla (de 57 avant notre ère à 935 de notre ère). Kim Dae-seong, un haut fonctionnaire de la cour royale, en a commandé la construction en vue d'exprimer ses vœux de prospérité durable pour la famille royale et le royaume.

Située près du sommet du mont Toham, la grotte de Seokguram surplombe la mer au large de la côte est de la péninsule coréenne. Ce complexe architectural, situé sur le territoire de l'actuelle ville de Gyeongju, est un élément représentatif du patrimoine religieux de la République de Corée qui illustre l'apogée du développement technique et artistique du royaume de Silla. La grotte de Seokguram constitue un exemple rare du panthéon bouddhiste, alliant architecture et sculpture.

Ce sanctuaire bouddhiste a été construit à partir de blocs de granit assemblés sans mortier. Il se compose d'une rotonde principale surmontée d'un dôme, d'une antichambre rectangulaire et d'un couloir reliant ces deux espaces. Au centre de la rotonde principale se trouve une imposante statue du Bouddha en position assise, entourée de figures bouddhistes magnifiquement représentées en bas-relief sur les murs. Parmi celles-ci figurent des bodhisattvas, les dix disciples, ainsi que les divinités gardiennes.

Le temple de Bulguksa est situé sur le versant ouest du mont Toham. Signifiant littéralement « la terre du Bouddha », Bulguksa a été conçu pour incarner la conception que le peuple Silla avait de ce royaume. Les salles abritant les bouddhas Amitabha, Vairocana et Sakyamuni, sont entourées d'anciennes structures en couloirs et disposées de manière ordonnée. Un équilibre est atteint entre les deux pagodes en pierre situées devant la salle principale : la Seokgatap, aux proportions parfaites, et la Dabotap, d'une dynamique créative. La plateforme du temple présente une combinaison harmonieuse de blocs de pierre taillés et non taillés. Les deux ensembles d'escaliers menant à la salle consacrée au Bouddha Sakyamuni, connus sous les noms de ponts Cheongungyo et Baekungyo, ont été construits à l'aide d'une technique de construction en arc. Ces caractéristiques témoignent du savoir-faire avancé du royaume de Silla tant en matière de maçonnerie que d'expression artistique.

La grotte de Seokguram et le temple Bulguksa, qui incarnent à merveille le patrimoine culturel bouddhiste coréen, sont utilisés comme images emblématiques dans divers supports promotionnels consacrés au patrimoine culturel coréen. Ils ont également servi de cadres pour mettre en valeur l'excellence et la beauté du patrimoine culturel coréen lors d'événements diplomatiques d'envergure nationale. Il convient notamment de noter que les événements officiels du sommet de l'APEC à Busan en 2005 et du sommet de l'APEC à Gyeongju en 2025 se sont déroulés dans le cadre historique du temple de Bulguksa.

L'année 2025 a marqué le 30e anniver-saire de l'inscription de la grotte de Seokguram et du temple de Bulguksa sur la Liste du patrimoine mondial. Pour célébrer cet anniversaire, les escaliers de la période de Silla de Cheongungyo et Baekungyo ont été temporairement ouverts au public à l'occasion du Festival annuel du patrimoine mondial. Cet événement public a contribué à sensibiliser le public à l'importance des monuments de la période de Silla et à la nécessité de les protéger.

à droite
Grotte de Seokguram

page précédente
Temple de Bulguksa

© CHA Yoon-jeong







© Joseon Royal Palaces and Tombs Center



Sanctuaire de Jongmyo

Inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1995

Situé au cœur de Séoul, Jongmyo constitue un exemple exceptionnel d'architecture rituelle royale confucéenne en Asie de l'Est, tant par sa composition spatiale unique que par son excellent état de conservation. Construit à la fin du XIVe siècle, il fut détruit lors des invasions japonaises au XVIe siècle, puis reconstruit au début du XVIIe siècle et agrandi à plusieurs reprises par la suite pour prendre sa forme actuelle.

Le sanctuaire de Jongmyo abrite les tablettes commémoratives des rois de la dynastie Joseon (1392–1910) et de leurs épouses. Il symbolisait la légitimité et l'autorité de la maison royale, où les rois Joseon et les membres de leur cour accomplissaient régulièrement des rites en l'honneur des ancêtres royaux. Le Jongmyo Jerye, rituel ancestral royal célébré à Jongmyo, faisait partie des Cinq rites de base de l'État confucéen (les « Orye ») et revêtait une importance capitale pour la maison royale.

Le Jeongjeon, bâtiment principal du complexe de Jongmyo, est une longue structure horizontale composée de 19 chambres funéraires disposées côte à côte. L'estrade en pierre qui s'étend depuis la façade du bâtiment servait à assister aux rites royaux ancestraux. L'intégration harmonieuse d'un édifice abritant les tablettes funéraires royales et de l'espace dédié à la célébration des rites associés est un exemple unique au monde.

Les bois qui entourent le complexe de Jongmyo forment une frontière avec le centre-ville, et l'architecture du site a été préservée telle qu'elle était à l'époque de la dynastie Joseon. Comme c'est le cas pour tous les anciens bâtiments en bois, ces structures ont fait l'objet de plusieurs cycles de restauration. Ces travaux s'appuient sur des recherches historiques approfondies et sont réalisés exclusivement par des artisans certifiés au niveau national, qui n'utilisent que des techniques, des méthodes et des matériaux traditionnels.

Le complexe de Jongmyo comprend des bâtiments rituels et des dépendances destinés à accueillir les cérémonies. La construction de ces bâtiments a été réalisée sous la supervision rigoureuse de la maison royale afin de créer un espace reflétant fidèlement les principes confucéens, notamment le culte des ancêtres. Le rituel royal ancestral et sa musique, respectivement connus sous les noms de Jongmyo Jerye ou Daeje (« grande cérémonie ») et Jongmyo Jeryeak, ont tous deux été inscrits sur la liste du patrimoine culturel immatériel national et font l'objet de mesures systématiques de sauvegarde.

Interrompu au début du XXe siècle, le Jongmyo Daeje a été rétabli en 1969 et s'est perpétué jusqu'à nos jours sous la forme d'un événement annuel organisé le premier dimanche de mai. Il se déroule dans une atmosphère solennelle et digne, et respecte scrupuleusement les protocoles confucéens. Événement mêlant les rites raffinés, la musique et la danse de la cour de Joseon, le rituel royal ancestral de Jongmyo et sa musique ont été proclamés chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité par l'UNESCO en 2001 (aujourd'hui « Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité »).

Le Service du patrimoine de la Corée a récemment mis en place une « Semaine de Jongmyo » de 11 jours, organisée en marge de la cérémonie du Jongmyo Daeje, afin de proposer au public un large éventail de programmes culturels et éducatifs. Le spectacle nocturne du « Jongmyo Jeryeak » permet aux visiteurs d'apprécier, à la tombée de la nuit, la solennité et la magnificence de la musique rituelle royale ancestrale. Les visiteurs peuvent s'essayer aux instruments de musique utilisés lors du rituel de Jongmyo et découvrir la table rituelle royale.

à gauche
Couloir à colonnades du hall principal

page précédente
Le rituel ancestral royal

© Ko Hon Chiu Vincent





© HA JIKWON

Temple d'Haeinsa Janggyeong Panjeon, les dépôts des tablettes du *Tripitaka Koreana*

Inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1995

Les dépôts Janggyeong Panjeon du temple de Haeinsa, situé sur le mont Gaya à Hapcheon, abritent la collection la plus complète de textes bouddhistes : le « Tripitaka Koreana ». Ces dépôts ont été inscrits au patrimoine mondial en 1995, tandis que les tablettes de bois qu'ils renferment ont été inscrites séparément au Registre Mémoire du monde de l'UNESCO en 2007.

Le Tripitaka Koreana est un recueil de textes bouddhistes compilé sur une période de 16 ans, de 1236 à 1251, sous la dynastie Goryeo. Il se compose au total de 81 352 tablettes de bois, regroupées en 6 809 volumes et contenant 1 514 textes. La publication de cette vaste collection fut un grand projet public mené par le gouvernement central, auquel participèrent avec enthousiasme des pratiquants bouddhistes et des laïcs. Chaque tablette de bois mesure environ 70 centimètres de long sur 24 centimètres de haut et comporte 23 lignes par face, chaque ligne étant composée de 14 caractères chinois.

Plusieurs artisans ont participé à la gravure, mais tous ont utilisé la même calligraphie Ouyang Xun, ce qui donne l'impression que l'œuvre a été réalisée d'une seule main. Cela montre que ce projet a été mené selon une répartition claire des tâches et un processus de travail rigoureux, de l'examen et la sélection des textes bouddhistes à leur transcription en écriture courante, en passant par leur révision et leur gravure sur des tablettes de bois. Peu d'erreurs ont été signalées dans les textes de cet immense ensemble de tablettes de bois, ce qui témoigne d'un travail de relecture d'une qualité exceptionnelle.

Les dépôts de Janggyeong Panjeon ont été conçus selon des principes scientifiques afin de garantir que les tablettes de bois gravées soient conservées en parfait état au fil des siècles. Des recherches ont confirmé que la ventilation naturelle intégrée aux structures crée des niveaux de température et d'humidité optimaux pour la conservation des tablettes de bois. Les fenêtres à persiennes, qui percent les murs, sont de tailles variées afin de faciliter une circulation d'air constante à l'intérieur des bâtiments. Les tablettes de bois et les étagères qui les soutiennent sont disposées de manière à maximiser la circulation interne de l'air. Les sols sont recouverts de couches de chaux, de charbon de bois et de sel afin de modérer l'humidité et de lutter contre les insectes.

Le temple de Haeinsa organise des programmes culturels et éducatifs destinés aux enfants et aux adolescents de la région afin de leur permettre de mieux comprendre l'histoire et la culture du temple. Les participants assistent à des conférences sur le temple de Haeinsa et la culture bouddhiste, visitent les dépôts, découvrent les aspects scientifiques de cette technique et s'essaient à la gravure sur bois.

Le temple a récemment ouvert l'École de gravure Janggyeong Dogam afin d'enseigner les techniques traditionnelles de gravure, contribuant ainsi à préserver et à promouvoir la tradition utilisée pour la fabrication des tablettes de bois du Tripitaka Koreana. À ce jour, environ 500 personnes, parmi lesquelles des moines bouddhistes et des profanes, ont suivi ces cours. Ce programme a favorisé la transmission des techniques traditionnelles de gravure.

page précédente
Extérieur du Janggyeong Panjeon
à droite
Atelier de gravure Palman Daejanggyeong
page suivante
Intérieur du Janggyeong Panjeon

© HAEINSA







© HA JIKWON



Ensemble du palais de Changdeokgun

Inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1997

Le palais de Changdeokgung, l'un des palais royaux de la dynastie Joseon (1392–1910), est situé au cœur de Séoul. Ce site inscrit au patrimoine mondial est considéré depuis longtemps comme le plus typiquement coréen des palais royaux. Il est réputé pour l'intégration magistrale de son architecture et de son aménagement paysager dans un cadre naturel.

Changdeokgung fut construit au début du XVe siècle en tant que palais secondaire, à l'est du palais principal, Gyeongbokgung. Le terrain étant vallonné et accidenté, les principes de la géomancie furent mis à profit pour tirer le meilleur parti de la topographie. Il en résulta une composition spatiale en deux parties, avec les bâtiments du palais dans la partie sud relativement plate de l'enceinte et un grand jardin dans la partie nord vallonnée. Cela créa une harmonie saisissante entre l'architecture et la nature, le distinguant des autres palais royaux d'Asie de l'Est.

Après avoir servi de résidence principale à la famille royale de Joseon pendant environ 200 ans, Changdeokgung fut détruit lors des invasions japonaises à la fin du XVIe siècle. Au début du XVIIe siècle, il fut le premier palais de Joseon à être reconstruit et servit de palais principal pendant plus de 250 ans. Changdeokgung possède tous les éléments architecturaux et naturels requis d'un palais royal coréen traditionnel, y compris les installations nécessaires à la pratique des rituels confucéens. Le complexe palatial comprend la porte de l'édification sincère, où le roi et le peuple communiquaient, une zone cérémonielle pour les audiences officielles avec le roi, un espace administratif dédié à la gouvernance, une zone résidentielle pour la famille royale, ainsi qu'un jardin qui servait d'espace de détente au roi.

Ce site inscrit au patrimoine mondial est considéré depuis longtemps comme le plus typiquement coréen des palais royaux.

L'architecture du palais et la végétation indigène du jardin arrière sont restées intactes depuis leur création à la période Joseon. La topographie et le paysage de la région ont également peu évolué. Les travaux de réparation et de restauration des structures détériorées ont été réalisés par des spécialistes certifiés au niveau national, sur la base de recherches historiques et en recourant exclusivement à des techniques et des matériaux traditionnels.

De nombreuses activités publiques sont organisées au palais, et le Service du patrimoine de la Corée a récemment lancé « Une escapade estivale au palais », un programme saisonnier spécial visant à promouvoir le palais comme un lieu agréable et convivial. Un bâtiment de la zone administrative, qui servait autrefois de pharmacie à la famille royale, a été ouvert pour accueillir les visiteurs et leur offrir un endroit où se mettre à l'abri de la chaleur estivale. On y sert une boisson fraîche à base de thé traditionnel aux cinq saveurs (« omija cha »), une boisson que la famille royale avait l'habitude de déguster. Des plateaux, des coussins, des nattes et d'autres éléments de mobilier traditionnels viennent rehausser l'ambiance historique des lieux.

à gauche
Jinjangnye (cérémonie du banquet royal)

page suivante
Hall Injeongjeon

© Korea Heritage Service Royal Palaces and Tombs Center





© Korea Heritage Service

Forteresse de Hwaseong

Inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1997

La forteresse de Hwaseong est une ville fortifiée construite entre 1794 et 1796 sur ordre du roi Jeongjo. Les remparts mesurent 5,4 kilomètres de long et leur hauteur varie entre 4 et 6 mètres ; ils entourent environ 130 hectares. En tant que 22e monarque de la dynastie Joseon (1392–1910), le roi souhaitait que cette nouvelle ville soit l'expression de son dévouement filial envers son père défunt, le prince Sado, dont la tombe avait été transférée à proximité. Il espérait également que cette nouvelle ville contribuerait à renforcer l'autorité royale.

Située dans l'actuelle ville de Suwon, dans la province de Gyeonggi-do, cette structure militaire du XVIIIe siècle intègre de nombreuses idées scientifiques avancées de l'époque, issues tant de l'Orient que de l'Occident. La forteresse incarne également une forme urbaine novatrice qui lui a permis de remplir avec succès ses fonctions militaires, administratives et commerciales.

Bien que certaines parties de la forteresse aient été endommagées au début des années 1950 pendant la guerre de Corée, elles ont été réparées et reconstruites au cours des décennies suivantes. Des efforts minutieux ont été déployés pour utiliser les mêmes matériaux, techniques et méthodes que ceux employés pour la structure d'origine. Ce processus a été mené à la suite de recherches historiques approfondies et s'est appuyé sur un document historique détaillé relatant la construction de la forteresse au XVIIIe siècle, connu sous le nom de « Hwaseongseongyeokuigwe » (Protocoles royaux de la construction de la forteresse de Hwaseong), inscrit au Registre Mémoire du monde de l'UNESCO en 2007. En conséquence, les principaux éléments de la forteresse, notamment les remparts, les quatre portes principales ainsi que les installations défensives, ont retrouvé leur intégrité structurelle tout en conservant leur authenticité.

De nombreux événements culturels phares de Suwon s'articulent autour de la forteresse de Hwaseong, notamment le Festival culturel de Suwon Hwaseong, la reconstitution de la visite du roi Jeongjo au tombeau du prince Sado en 1795, et le Festival des arts médiatiques de Suwon Hwaseong. Plus d'un million de personnes visitent la forteresse de Hwaseong chaque année.

Les communautés locales vivant au sein et aux alentours de ce site du patrimoine mondial jouent un rôle essentiel dans la conservation et la promotion de la forteresse de Hwaseong. En 2024, la municipalité de Suwon a lancé une initiative éducative intitulée « Artisans résidents de la forteresse de Hwaseong », la première du genre en République de Corée. Ce projet forme des citoyens sélectionnés au crépissage traditionnel coréen, un savoir-faire ancestral faisant l'objet d'une certification nationale, afin qu'ils puissent effectuer des réparations mineures sur la forteresse de Hwaseong. En avril 2026, ces 15 habitants de la région ayant suivi la formation ont passé l'examen national de certification des artisans spécialisés dans la conservation du patrimoine, et six d'entre eux ont obtenu le diplôme.

Les habitants du quartier administratif de Haenggung-dong, où se trouve le palais royal provisoire connu sous le nom de Hwaseong Haenggung, situé à l'intérieur de la forteresse, ont créé l'Association coopérative du village de Haenggung. Ensemble, ils organisent un programme de visites nocturnes de la forteresse de Hwaseong, en tant que guides patrimoniaux. Grâce à cette coopération active avec la communauté locale, la forteresse de Hwaseong va au-delà de la simple conservation du patrimoine matériel, créant ainsi une nouvelle valeur immatérielle et devenant un véritable « patrimoine mondial vivant ».

à droite
Pavillon de la Garde du nord-est

page suivante
Reconstitution du cortège royal du roi Jeongjo

© SUWON SPECIAL CITY






조 대 왕
청 연 군 주



Sites de dolmens de Gochang, Hwasun et Ganghwa

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2000

Les dolmens sont une forme de sépulture préhistorique en pierre issue de la culture mégalithique, qui témoigne de l'organisation des sociétés préhistoriques et de la manière dont elles mobilisaient la main-d'œuvre. Les dolmens de Gochang, Hwasun et Ganghwa ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en raison de leur diversité, leur forte concentration ainsi que leur excellent état de conservation.

Les sites de dolmens de Gochang, Hwasun et Ganghwa fournissent des données sur l'évolution de la tradition de construction des dolmens en Asie orientale préhistorique. Le site de Gochang abrite divers types de dolmens, ce qui en fait un lieu idéal pour observer la transformation typologique des dolmens au fil du temps. Le site de Hwasun conserve des traces de carrières préhistoriques et de voies de transport de pierres, fournissant des preuves concrètes du processus de construction de ces tombes préhistoriques. Quant au site de Ganghwa, il abrite des exemples datant de périodes encore plus anciennes, caractérisés par l'implantation de dolmens au sommet ou sur les crêtes des montagnes. Ces trois sites de dolmens se complètent mutuellement et, ensemble, ils racontent une histoire relativement complète de la naissance, du développement et de la transformation de la tradition des dolmens, parallèlement aux progrès technologiques.

Contrairement aux sites mégalithiques du monde entier, qui présentent généralement un seul type de monument mégalithique, ce bien du patrimoine mondial illustre clairement une évolution culturelle continue au fil du temps, telle qu'elle se reflète dans la construction des dolmens. Les informations recueillies sur les trois sites de dolmens permettent non seulement de mieux comprendre les pratiques funéraires préhistoriques, mais aussi l'organisation sociale, la coordination du travail et l'ordre social de l'époque.

Une large gamme de programmes culturels et éducatifs est proposée sur les trois sites, tels que des ateliers de poterie ou des jeux sur la chasse et l'agriculture. Le site des dolmens de Gochang propose un programme varié d'expositions, de programmes pédagogiques et d'événements, dont le point d'orgue est le Musée des dolmens de Gochang, inscrit au patrimoine mondial, seul musée de Corée entièrement consacré aux dolmens. Les visiteurs peuvent également profiter de diverses attractions, notamment un train touristique offrant une vue sur environ 500 dolmens, ainsi que le village préhistorique de Jungnim, où ils peuvent découvrir la vie quotidienne à l'âge du bronze. Sur le site des dolmens de Hwasun, les visiteurs peuvent se faire une idée de la vie quotidienne à l'âge du bronze grâce à des activités telles que la visite d'une reconstitution d'un espace d'habitation de cette époque, la participation à des fouilles archéologiques, et l'expérience d'installations de réalité virtuelle.

Les festivals saisonniers locaux et les événements communautaires à Hwasun ont également pour thème les dolmens, permettant ainsi aux habitants comme aux touristes d'explorer ces tombes préhistoriques en pierre. Ces activités contribuent à renforcer le sentiment d'appartenance à la communauté et à dynamiser l'économie.

à gauche
Dolmens de Dosan-ri à Gochang

page suivante
Les dolmens situés entre Hyosan-ri et Daesin-ri à Hwasun

© Gochang-gun





Zones historiques de Gyeongju

Inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2000

Les zones historiques de Gyeongju comprennent cinq zones distinctes situées au cœur de la capitale du royaume de Silla (de 57 avant notre ère à 935 de notre ère), dans l'actuelle ville de Gyeongju. Ses nombreux monuments et sites constituent un témoignage exceptionnel de la culture sous la dynastie de Silla, qui a régné pendant près de 1 000 ans.

L'aire du mont Nam est parsemée de nombreuses statues bouddhistes, de pagodes en pierre et de vestiges de temples. C'est dans ce quartier qu'a été découvert un étang que la légende désigne comme le lieu de naissance de Park Hyeokgeose, fondateur du royaume de Silla. L'aire de Wolseong tire son nom du site d'un palais royal appelé Wolseong, ou « palais de la demi-lune ». Parmi les autres sites de cette région on trouve la forêt de Gyerim, où est né, selon la légende Kim Alji, le fondateur du clan royal Kim ; le site d'un palais princier (Donggung) abritant l'étang Wolji ; et l'observatoire de Cheomseongdae, la plus ancienne plateforme astronomique d'Asie de l'Est.

La Ceinture des tumuli abrite les imposantes tombes des rois de Silla et d'autres membres de la famille royale et de la noblesse. Les fouilles menées sur ces tombes ont mis au jour une multitude d'objets d'une grande finesse, notamment six couronnes en or, une fresque murale représentant un cheval ailé, ainsi que des œuvres d'art en or et en verre.

Dans l'aire de Hwangnyongsa se trouvent les ruines du temple Hwangnyongsa, qui abritait autrefois une pagode en bois de neuf étages, la plus grande de ce type jamais construite en Asie de l'Est. Les fouilles menées sur le site ont mis au jour une riche collection d'artefacts, témoignant de l'ampleur de ce temple bouddhiste de la période de Silla et fournissant des éléments pour l'étude de la culture et de l'histoire de ce royaume. Cette zone comprend également le temple Bunhwangsa, réputé pour abriter la plus ancienne pagode en pierre de la dynastie de Silla qui ait survécu jusqu'à nos jours. Elle comprend également un temple construit sur le modèle d'une pagode en briques ainsi que les vestiges de Guhwang-dong Wonji, un étang unique aux contours singuliers, en forme de zigzag.

L'aire de Sanseong comprend la forteresse du mont Myeonghwal, située sur le mont Myeonghwal. Ces remparts, construits pour protéger la capitale de Silla, ont une circonférence d'environ six kilomètres. Les informations concernant la date de leur construction sont rares, mais le texte du Samguk sagi (« Mémoires historiques des Trois Royaumes ») rapporte que des troupes japonaises ont attaqué les remparts en 405 de notre ère, ce qui laisse supposer que leur construction remonte à avant le Ve siècle.

Les zones historiques de Gyeongju regorgent de spectacles, d'expositions photographiques, de visites guidées et de nombreuses autres animations publiques dans tous les coins de la ville. L'Institut de recherche de Namsan a publié des informations sur les itinéraires de visite dans la ceinture du mont Nam et organise des excursions de jour comme de nuit dans la région. L'Institut national de recherche sur le patrimoine culturel de Gyeongju organise des activités autour du palais de Wolseong, notamment un parcours pédagogique proposant des explications sur place. L'institut de Gyeongju organise également des expositions et des programmes de médiation culturelle consacrés au quartier de Jjoksaem et à Sungmundae, situés au sein de la Ceinture des tumuli. Tous ces programmes publics sont rendus possibles grâce à la participation enthousiaste des communautés locales et à leur étroite collaboration avec la municipalité de Gyeongju.

à droite
L'observatoire de Cheomseongdae

page suivante
Le palais Donggung et l'étang Wolji au coucher du soleil

© Korea Heritage Service







© Photo Hedge / Shutterstock.com



Île volcanique et tunnels de lave de Jeju

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2007

L'île de Jeju est le fruit d'une activité volcanique qui a débuté il y a environ 1,8 million d'années et s'est poursuivie jusqu'à il y a quelques milliers d'années. L'île est un véritable trésor géologique et biologique : on y trouve des reliefs volcaniques variés et caractéristiques, ainsi que 2 000 espèces végétales et 5 000 espèces animales. Ces caractéristiques soulignent l'importance environnementale de l'île, qui a été reconnue au niveau international en 2007 comme le premier site naturel à obtenir le statut de patrimoine mondial en République de Corée. La superficie délimitée pour l'inscription s'élève à 18 846 hectares, soit environ 10 pour cent de la superficie totale de Jeju.

Parmi les principales caractéristiques figurent le mont Halla, Seongsan Ilchulbong et le réseau de tubes de lave de Geomunoreum. Situé au centre géographique et symbolique de Jeju, le mont Halla abrite des écosystèmes distincts à différentes altitudes. La grande diversité de la végétation qui recouvre la montagne, notamment une forêt de sapins de Corée, lui confère des couleurs et des panoramas variés au fil des saisons. Seongsan Ilchulbong, une formation rocheuse volcanique qui semble émerger de la mer, est un cône de tuf formé par des éruptions explosives de magma au contact de l'eau de mer. Cette formation, qui rappelle une forteresse, est largement reconnue pour son intérêt esthétique et géologique.

Dans le quadrant nord-est de l'île de Jeju, la lave jaillie d'un cône parasitaire appelé Geomunoreum, s'est écoulée sur environ 14 kilomètres et a formé un réseau de galeries souterraines connu aujourd'hui sous le nom de « réseau de tunnels de lave du volcan Geomunoreum ». La majeure partie du système a été préservée dans son état d'origine. Les formations calcaires, nombreuses et variées, que l'on y trouve lui ont valu la réputation d'être l'un des plus beaux ensembles de tunnels de lave de la planète.

Le site de « Île volcanique et tunnels de lave de Jeju » illustre un modèle de gestion collaborative qui concilie la conservation du patrimoine, le développement économique et le sentiment d'appropriation au sein de la communauté locale. Les représentants des quartiers situés autour du site inscrit au patrimoine mondial constituent le Conseil des résidents du patrimoine naturel mondial, qui sert de trait d'union entre la communauté locale et les autorités gouvernementales et veille à ce que la voix de la population soit prise en compte dans les politiques de conservation et de promotion.

L'importance de l'île de Jeju en tant que site du patrimoine mondial a été intégrée dans divers programmes culturels locaux, tels que le circuit de randonnée de Geomunoreum, le Festival du lever du soleil de Seongsan, et le Festival du patrimoine mondial. Un programme éducatif forme les habitants de Jeju à devenir des guides du patrimoine, en mettant à profit leurs connaissances locales pour faciliter la compréhension des visiteurs et contribuer à générer des revenus. Les communautés locales jouent également un rôle crucial dans l'entretien des sentiers de randonnée pour les visiteurs, la surveillance des changements environnementaux, et l'enregistrement du nombre de visiteurs.

à gauche
Seongsan Ilchulbong

page suivante
Le lac de cratère Baengnokdam sur le mont Halla

© Ki, Jin-seok





© Jeju Special Self-Governing Province

Tombes royales de la dynastie Joseon

Inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2009

Les tombes royales de la dynastie Joseon constituent un bien en série composé de 40 tombes des souverains de la dynastie, réparties sur 18 sites différents en République de Corée. Les tombes des monarques Joseon et de leurs épouses ont été soigneusement implantées selon les principes géomantiques du « pungsu » et disposées de manière ordonnée afin de faciliter la célébration des rites ancestraux, qui sont encore pratiqués aujourd'hui. Des structures distinctives et des objets spécialisés sont disposés de manière hiérarchique, allant des zones profanes aux zones sacrées d'un complexe funéraire royal, formant un ensemble harmonieux et offrant un témoignage exceptionnel des traditions royales et de l'histoire de la dynastie Joseon (1392–1910). Outre la zone funéraire, les tombes royales comportent une zone cérémonielle et une entrée. En plus des tumuli, les bâtiments associés comprennent un sanctuaire en bois en forme de T, un abri pour les stèles, une cuisine royale, une maison des gardes, une porte à pointes rouges et la maison du gardien de la tombe.

Les 18 sites funéraires sont pour la plupart restés tels qu'ils étaient durant la dynastie Joseon et ont conservé l'atmosphère sacrée de cette période. Cela vaut tout particulièrement pour les sites situés dans des zones moins urbanisées. À l'exception de quelques modifications apportées aux zones d'entrée de certaines tombes royales, ce site inscrit au patrimoine mondial a conservé son aspect et son architecture d'origine.

Des mesures de conservation ont été mises en œuvre sur les tombeaux royaux de la dynastie Joseon depuis leur construction jusqu'à nos jours, permettant de préserver leur état d'origine tant au niveau des éléments architecturaux et de l'agencement spatial que du cadre naturel. Aujourd'hui, les activités de développement sont strictement réglementées dans la zone entourant chaque tombeau. Aucun projet de construction dans la zone tampon d'une tombe royale ne peut être mis en œuvre s'il ne respecte pas un ensemble de normes, telles que des restrictions de hauteur et de superficie, visant à protéger le cadre paysager exceptionnel des tombes. Ces restrictions s'appliquent de manière égale aux 40 tombes royales.

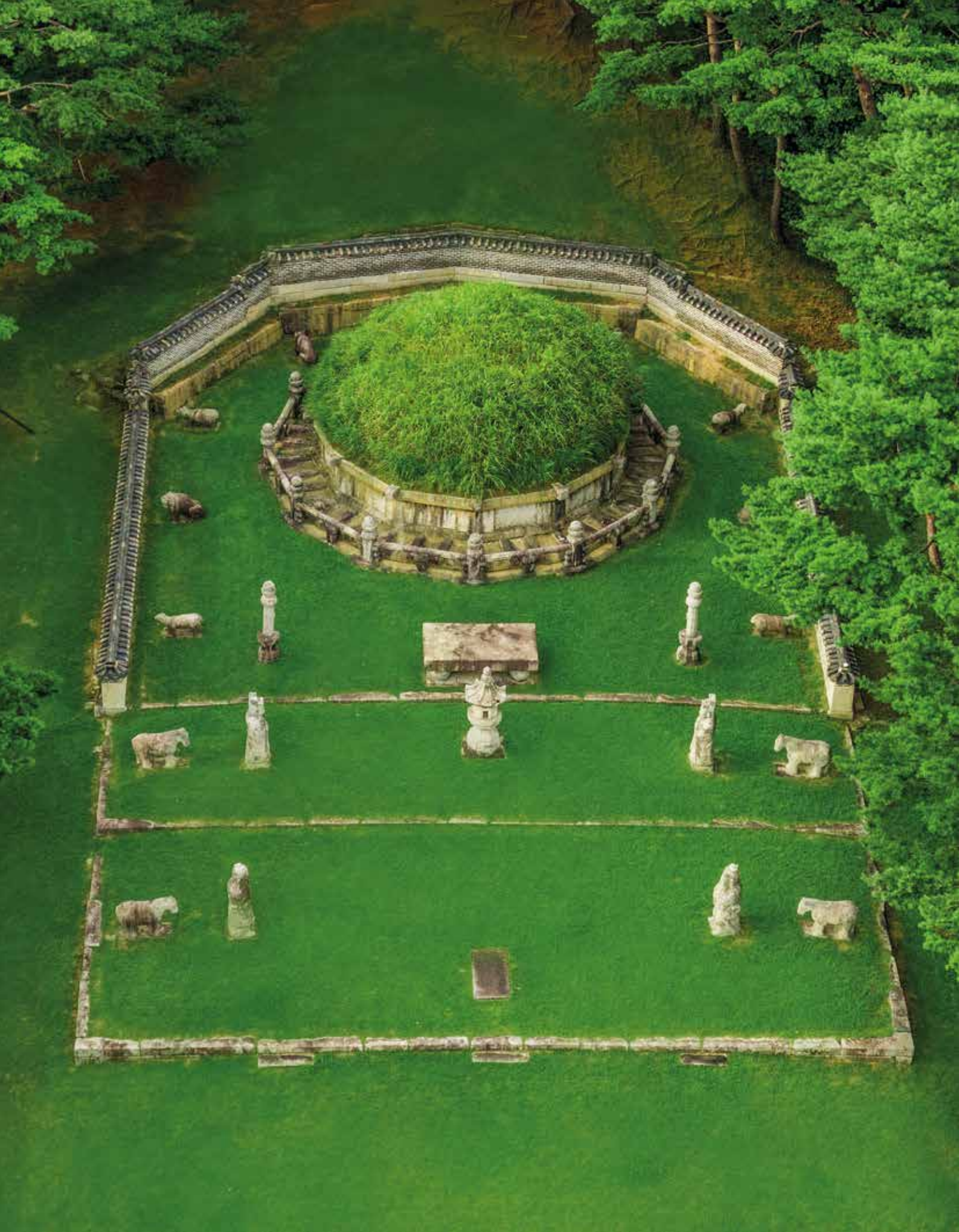
Par ailleurs, le gouvernement central collabore avec les municipalités locales afin de partager régulièrement des informations sur les projets et l'avancement de tout chantier de construction à proximité des tombes royales. Les efforts ne se limitent pas à la préservation matérielle des tombes. Leur importance est diffusée à l'échelle nationale par le biais de divers programmes publics, dont le Festival des tombes royales de Joseon. La cérémonie d'ouverture de cet événement annuel se tient à tour de rôle sur les différents sites funéraires, ce qui favorise le soutien des collectivités locales. Les spectacles multimédias et de fusion proposés, ainsi que les sorties sur le terrain, les balades dans la nature, les concerts et les conférences, voient tous leur offre élargie.

Une reconstitution de la visite d'un roi aux tombes royales, connue sous le nom de « Procession royale vers les tombes », offre une occasion rare de voir une cérémonie de l'époque Joseon prendre vie, tandis que le programme « Contes d'un fonctionnaire des tombes royales » propose une mise en scène mêlant marionnettes et quiz. Une visite nocturne est également proposée, offrant une expérience unique agrémentée d'une série d'histoires captivantes. L'exposition « Rituels des tombes royales », récemment inaugurée, s'appuie sur la technologie de réalité augmentée pour proposer des représentations numériques des offrandes rituelles.

à droite
Tombe de Geonwolleung et Neungchim (tumulus)

page suivante
Tombes de Myeongneung à Seooreung

© Korea Heritage Service Royal Palaces and Tombs Center







© Korea Heritage Service Royal Palaces and Tombs Center



Villages historiques de Corée : Hahoe et Yangdong

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2010

Situés dans le sud-est de la République de Corée, les villages de Hahoe et de Yangdong constituent deux exemples typiques de villages claniques de la dynastie Joseon (1392–1910). Ils ont tous deux été soigneusement implantés de manière à avoir les montagnes en arrière-plan et à donner sur une rivière. Les habitations locales ont été spécialement conçues pour résister aux étés chauds et humides et aux hivers froids et secs du pays, tout en conservant un agencement conforme aux idéaux confucéens. Les deux villages conservent les principaux éléments d'un village clanique aristocratique, notamment les maisons des chefs de clan, les habitations annexes destinées aux autres membres du clan, les salles d'étude, les zones agricoles et des cadres naturels typiques. Ces éléments matériels sont complétés par un patrimoine immatériel, tel qu'une série de rituels, de jeux, d'œuvres écrites et d'objets datant de l'époque Joseon.

Berceau du clan Pungsan Ryu depuis plus de 600 ans, le village de Hahoe, à Andong, incarne à la perfection le village traditionnel coréen fondé sur la recherche d'une harmonie entre l'homme et la nature. Ce village historique est réputé pour les méandres de la rivière Nakdong qui contournent sa périphérie. À l'intérieur du village, les maisons aux toits de tuiles des aristocrates côtoient harmonieusement les habitations au toit de chaume des roturiers.

Les infrastructures confucéennes, notamment les pavillons et les académies, sont bien conservées. Le village est largement reconnu comme un superbe exemple de village clanique de l'époque Joseon, avec ses maisons de chefs de clan soigneusement entretenues et d'autres édifices historiques, ainsi que ses rituels et cérémonies traditionnels, notamment la danse masquée locale connue sous le nom de Hahoe Byeolsingut.

Le village de Yangdong, à Gyeongju, s'étend au pied du mont Seolchang, avec des habitations réparties le long des quatre principales crêtes et vallées de la colline. Alors que les demeures des aristocrates étaient généralement situées en hauteur, les maisons des chefs de clan de Yangdong n'étaient pas construites directement au sommet des crêtes, mais en contrebas. Les maisons des aristocrates présentent ici un plan carré avec une cour centrale, caractéristique des habitations traditionnelles du sud-est de la République de Corée. Les appartements du chef de famille (« sarangchae »), ceux des femmes (« anchae ») et ceux des domestiques (« haengrangchae ») étaient agencés de manière à répondre pleinement aux exigences de la morale confucéenne.

Cet ensemble hiérarchisé mais harmonieux de maisons aux toits de tuiles et de chaume se détache sur fond de crêtes montagneuses, d'une rivière et de champs, offrant une image du paysage caractéristique d'un village traditionnel coréen.

Ces deux villages claniques ne sont pas seulement des sites architecturaux historiques : ce sont des patrimoines vivants où vivent encore des populations locales. Le village de Hahoe propose toute une gamme de programmes culturels et éducatifs, notamment des spectacles de danse masquée, des cours sur l'étiquette traditionnelle et la possibilité de découvrir les habitations traditionnelles. Dans le village de Yangdong, la communauté célèbre la première pleine lune de l'année, « Jeongwol Daeboreum ». Les personnes qui ne sont pas du village peuvent participer à des activités telles que des jeux de tir à la corde ou le traditionnel feu de joie, appelé « daljip taeugi ».

à gauche
Maisons aux toits de chaume du village de Yangdong

page suivante
Les artistes du Hahoe Byeolsingut Talnori

© Yangdong Village





© ANDONG CITY

Namhansanseong

Inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2014

Namhansanseong est un ensemble de fortifications créé au XVIIe siècle par l'extension et le renforcement d'une ancienne zone fortifiée. Elle s'est imposée comme une ville fortifiée dont les remparts suivaient les crêtes montagneuses et abritaient un palais royal provisoire, des installations militaires et des habitations civiles. Construite et défendue par des moines-soldats bouddhistes, Namhansanseong remplissait d'importantes fonctions administratives et militaires sous la dynastie Joseon.

La ville incarne une synthèse entre les principes d'ingénierie militaire défensive de l'époque et les évolutions de l'art de la fortification qui ont suivi l'introduction, venue d'Occident, des armes à poudre. Elle est adaptée à son relief montagneux, ce qui facilitait la défense contre ces nouveaux types d'armes à feu. Au cours de la dynastie Joseon, cette ville fortifiée devint une capitale de secours où le roi et sa cour pouvaient se réfugier en temps de crise et continuer à diriger le pays.

Namhansanseong a été reconnue comme un exemple exceptionnel de ville fortifiée qui témoigne des progrès technologiques réalisés en matière d'installations défensives en Asie de l'Est au XVIIe siècle. La loi sur la conservation et la mise en valeur du patrimoine culturel et la loi sur les parcs naturels fournissent une base juridique pour les mesures de protection. Les autorités locales compétentes coopèrent avec le Centre du patrimoine mondial de Namhansanseong (Gyeonggi-do) pour mettre en œuvre des projets efficaces de conservation et de gestion.

Cette ville fortifiée de la période Joseon déborde encore de vitalité. Une vaste gamme de programmes culturels est proposée, permettant aux visiteurs de découvrir les fortifications de Namhansanseong. Grâce au programme de mise en valeur du site du patrimoine mondial de Namhansanseong et à l'initiative « Découvrez la ville-forteresse de montagne », les visiteurs peuvent participer à la construction d'une maquette des remparts de la forteresse, revêtir des costumes traditionnels, fabriquer des éventails traditionnels et interagir avec des installations de réalité augmentée et de réalité virtuelle.

Le Centre d'histoire et de culture de Namhansanseong organise régulièrement des cours sur le patrimoine mondial le week-end, dans le but de faciliter l'accès à l'éducation sur Namhansanseong et le patrimoine mondial en général. Des événements culturels traditionnels sont organisés par les communautés locales, notamment une fête du Nouvel An, la célébration Yeongwolje pour la première pleine lune de l'année, et des cérémonies aux sanctuaires Sungnyeoljeon et Hyeonjeolsa. Les autorités locales soutiennent ces événements communautaires et les intègrent au Festival culturel de Namhansanseong, garantissant ainsi que les communautés locales restent impliquées en tant qu'acteurs majeurs de la conservation et utilisation de ce site du patrimoine mondial.

Construite et défendue par des moines-soldats bouddhistes, Namhansanseong remplissait d'importantes fonctions administratives et militaires.

à droite
Palais Haenggung

page suivante
Le pic Yeonjubong

© Namhansanseong World Heritage Center






© National Museum of Korean Cultural Heritage Center



Aires historiques de Baekje

Inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2015

Les aires historiques de Baekje comprennent huit sites archéologiques liés aux dernières phases du royaume de Baekje (de 18 avant notre ère à 660 de notre ère), l'un des trois anciens États qui occupaient la péninsule coréenne. Le royaume de Baekje a assimilé les technologies de pointe et les éléments culturels de la Chine, les réinterprétant dans une perspective locale et développant ainsi une culture qui lui était propre, laquelle s'est ensuite répandue au Japon et dans d'autres régions d'Asie de l'Est. Tout au long de ce processus, Baekje a servi de plaque tournante pour les échanges culturels dans toute la région.

Les huit sites composant le bien sont répartis sur les territoires actuels de Gongju, Buyeo et Iksan, trois zones qui ont abrité la capitale de Baekje à différentes époques au cours de la période tardive du royaume (de 475 à 660 de notre ère). À Gongju, les vestiges comprennent la forteresse de Gongsanseong, la tombe du roi Muryeong et les tombes royales. À Buyeo, se trouvent le site archéologique de Gwanbuk-ri et la forteresse de Busosanseong, le site du temple Jeongnimsa, les tombes royales de Neungsan-ri, ainsi que les remparts de la ville de Naseong. Enfin, Iksan abrite le palais royal de Wanggung-ri et le site du temple Mireuksa. Ces huit sites illustrent collectivement l'évolution de la capitale du Baekje au cours de sa période tardive, tant sur le plan de son emplacement et de son agencement que de ses dispositifs défensifs et de ses pratiques funéraires royales.

Ce bien du patrimoine mondial témoigne des échanges culturels qui ont eu lieu entre la Corée, la Chine et le Japon dans l'Antiquité, ainsi que de la diffusion qui en a résulté, dans toute la région, de techniques de construction sophistiquées, du bouddhisme et des pratiques qui y sont associées. Le bien constitue également un témoignage exceptionnel des traditions politiques, religieuses et artistiques du royaume de Baekje.

L'authenticité et l'intégrité des aires historiques de Baekje sont soutenues par un suivi, des recherches historiques, des fouilles archéologiques et des mesures de conservation. En 2016, un modèle de conservation communautaire a été mis en place, dans le cadre duquel les membres de la communauté surveillent régulièrement le site et remettent des rapports. Par la suite, leurs commentaires contribuent à l'élaboration des politiques de gestion. Les membres de la communauté jouent également le rôle d'interprètes du patrimoine et participent à la mise en œuvre des programmes destinés aux visiteurs.

L'accès aux aires historiques de Baekje est élargi grâce aux technologies numériques. Des contenus de réalité augmentée et virtuelle aident les visiteurs à mieux appréhender ce bien, dont une grande partie reste enfouie sous terre. Des programmes éducatifs en ligne permettent également au public du monde entier de découvrir ce bien. Les aires historiques de Baekje allient la conservation du patrimoine à des efforts visant à soutenir l'économie locale et à renforcer la fierté culturelle, tout en conservant un modèle de gestion durable qui garantit la transmission du bien aux générations futures.

à gauche
Forteresse de Gongsanseong

page suivante
Site du temple de Jeongnimsa

© Baekje World Heritage Center





© Baekje World Heritage Center

Sansa, monastères bouddhistes de montagne en Corée

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2018

Signifiant littéralement « monastères de montagne », le terme « sansa » témoigne de l'importance que les temples bouddhistes coréens accordent à leur intégration dans leur environnement naturel. Le bien comprend les temples de Tongdosa, Buseoksa, Bongjeongsa, Beopjusa, Magoksa, Seonamsa et Daeheungsa, fondés entre le VIIe et le IXe siècle. Depuis leur construction, ces sept temples se dressent toujours sur leurs sites d'origine et conservent leur influence et leur réputation en tant que centres spirituels du bouddhisme.

Les monastères bouddhistes de montagne offrent aux pratiquants laïcs un lieu où accomplir leurs actes de foi, tandis que les moines peuvent y mener leur vie monastique et vaquer à leurs occupations quotidiennes. Ils se distinguent des autres types de temples par leur emplacement sur des collines et leur agencement spatial. Tous les sansa inscrits sont situés sur les pentes inférieures des montagnes et utilisent des rivières ou d'autres cours d'eau comme frontières naturelles, s'intégrant ainsi à la topographie environnante.

Au fil des siècles, les sept temples ont été reconstruits et restaurés, ce qui leur a donné leur aspect actuel. La période qui a suivi les invasions japonaises de la fin du XVIe siècle a marqué la consolidation des caractéristiques spatiales définitives des monastères bouddhistes de montagne. Il s'agit tout d'abord de la centralisation du « madang » (cour ouverte), entouré d'une salle du Bouddha, d'un pavillon et d'autres bâtiments. On observe également la division en trois parties de l'enceinte du temple : une zone réservée aux communautés monastiques pour leurs pratiques religieuses, une autre où elles mènent leurs activités quotidiennes et une troisième où tant la communauté monastique que les pratiquants laïcs peuvent accomplir leurs actes de foi.

Leur longue histoire se reflète dans leurs constructions en pierre et en bois vieilles de plusieurs siècles, qui constituent aujourd'hui un riche réservoir de patrimoine matériel et vivant. Ils ont connu un processus continu d'évolution créative qui préserve le passé tout en s'adaptant au présent. Les moines résidant dans chaque temple célèbrent régulièrement des rites et donnent des conférences. Des cérémonies ancrées dans l'histoire du bouddhisme coréen sont organisées dans tous les temples, tandis que chacun d'entre eux accomplit également des rituels spécifiques à ses besoins culturels et historiques propres. Ces cérémonies, tant communautaires qu'individuelles, sont célébrées aussi bien par des moines que par des pratiquants laïcs. La tradition monastique consistant à participer à une retraite de méditation deux fois par an (en été et en hiver) est toujours vivante.

Les sept temples inscrits ont joué un rôle essentiel dans la sensibilisation du grand public, au-delà des pratiquants bouddhistes, à l'histoire du bouddhisme et à la culture coréenne. Les temples proposent au public un large éventail d'initiatives culturelles, notamment des programmes immersifs, des concerts et des installations lumineuses. Une attention particulière est accordée à la préparation aux catastrophes grâce à des activités de prévention menées par les moines résidents en étroite collaboration avec les services d'incendie.

à droite
La pagode en bois Palsangjeon du temple Beopjusa

page suivante
Salle Daeungjeon du temple Seonamsa

© Jogye Order of Korean Buddhism




大雄殿
不離祇園大道場
莫謂慈容難得見



© Jogye Order of Korean Buddhism



Seowon, académies néo-confucéennes coréennes

Inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2019

Ce bien du patrimoine mondial comprend neuf établissements d'enseignement néo-confucéens privés fondés aux XVIe et XVIIe siècles : Sosu-seowon, Namgye-seowon, Oksan-seowon, Dosan-seowon, Piram-seowon, Dodong-seowon, Byeongsan-seowon, Museong-seowon et Donam-seowon. Réparties dans le centre et le sud de l'actuelle République de Corée, ces académies sont reconnues pour leur témoignage exceptionnel de l'institutionnalisation de la philosophie néo-confucéenne et de son ancrage dans le contexte local de l'époque Joseon.

Importé à l'origine de Chine, le néo-confucianisme s'est rapidement implanté dans le pays et a connu des transformations tant au niveau de ses fonctions sociales que de son expression architecturale. Ce processus a donné naissance à un modèle social particulier qui alliait des activités telles que l'apprentissage, le développement de soi et le renforcement de l'ordre social.

Les neuf académies ont été implantées en tenant soigneusement compte des montagnes environnantes, des cours d'eau et d'autres caractéristiques topographiques, et les bâtiments ont été conçus pour s'intégrer intimement au paysage environnant. Le bien incarne les principes néo-confucéens dans sa forme architecturale et son agencement, les espaces de cours et de rituels des académies étant séparés hiérarchiquement et disposés le long d'un axe ordonné. Cette composition spatiale se veut une expression visuelle de l'importance que la philosophie néo-confucéenne accorde au développement personnel et à l'ordre social.

Les seowon étaient des institutions polyvalentes qui alliaient enseignement, cérémonies commémoratives et échanges savants. Créées et gérées de manière autonome par les lettrés néo-confucéens locaux, elles servaient non seulement de centres d'enseignement, mais aussi de pôles spirituels où l'on rendait hommage à d'éminents savants et où les traditions intellectuelles se transmettaient de génération en génération.

Depuis leur inscription sur la Liste du patrimoine mondial, les neuf seowon sont gérées dans le cadre d'un système de gestion intégré. Diverses entités, notamment le gouvernement central, les autorités provinciales et locales concernées, ainsi que le groupe de gestion de chaque académie, coopèrent pour appliquer leurs principes de conservation communs et tiennent activement compte des besoins historiques et régionaux de chaque élément. Grâce à cette stratégie, les académies sont gérées comme un site patrimonial unifié, leurs caractéristiques distinctives étant pleinement préservées.

Une large gamme de programmes destinés aux visiteurs est proposée dans les neuf seowon. Ceux-ci comprennent des conférences sur le néo-confucianisme et ses traditions, des cérémonies rituelles rendant hommage aux érudits confucéens vénérés dans chaque seowon, ainsi que diverses activités participatives. Grâce à ces programmes, les seowon sont en train de se réaffirmer non seulement comme des lieux de visite, mais aussi comme des ressources éducatives contemporaines et des espaces de vie dédiés à la pratique et à l'engagement culturels. Les membres des communautés locales jouent le rôle de guides du patrimoine et entretiennent les environs, contribuant ainsi à la pérennité à long terme de ce bien du patrimoine.

à gauche
Entrée de Dosan-seowon

page suivante
Museong-seowon

© World Heritage Integrated Management Center for Korean Seowon





© World Heritage Integrated Management Center for Korean Seowon

Getbol, étendues cotidales coréennes

Inscrites sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2021

Les Getbol, étendues cotidales coréennes, composées de Seocheon Getbol, Gochang Getbol, Shinan Getbol et Boseong-Suncheon Getbol, longent les côtes sud et sud-ouest de la péninsule coréenne, correspondant approximativement à la partie orientale de la mer Jaune.

Les getbol, qui signifient « étendues cotidales » en coréen, constituent un véritable trésor de biodiversité. Le site offre un habitat irremplaçable à 47 espèces endémiques, dont le crabe tigre (Orithyia sinica), et à 22 espèces d'oiseaux migrateurs inscrites sur la Liste rouge des espèces menacées de l'Union internationale pour la conservation de la nature, notamment le bécasseau spatule, dont la population mondiale ne compte que 400 à 600 individus. Les écosystèmes intertidaux diversifiés qui se sont développés au sein du site, avec des habitats vaseux, sableux et rocheux, abritent 2 150 espèces de faune et de flore, dont 118 oiseaux aquatiques, 375 diatomées benthiques et 857 espèces de macrobenthos.

En raison de leur situation géographique, à un point de passage stratégique de la voie migratoire Asie de l'Est-Australasie qui relie la Sibérie et l'Alaska à l'Australie et à la Nouvelle-Zélande, ces vasières offrent un site d'escale indispensable à de nombreux oiseaux migrateurs. Elles constituent également une aire de reproduction essentielle au cours de leurs longs voyages.

La conservation scientifique s'accompagne d'efforts visant à dynamiser les économies locales, favorisant ainsi un avenir durable pour ces zones humides dans cinq municipalités. Les communautés locales ont recours à des pratiques traditionnelles pour l'exploitation et la gestion des vasières. À Gochang, un concours d'observation d'oiseaux appelé « Grande course aux oiseaux » est organisé dans le but d'inciter la population à collecter des données sur les oiseaux tout en sensibilisant le public aux getbol. À Suncheon, les autorités locales collaborent avec les habitants pour retirer les poteaux électriques et inonder les rizières afin de les transformer en habitats pour les grues moine. Une initiative coopérative similaire existe à Sinan, où les autorités locales et les communautés de pêcheurs ont uni leurs forces pour relâcher des jeunes poulpes à longs tentacules et restaurer la santé et la biodiversité des vasières.

Des efforts sont également déployés pour sensibiliser les habitants à la conservation. Le Forum des jeunes leaders offre aux jeunes adultes l'occasion de se familiariser avec les vasières et de discuter des moyens de les protéger. Des emplois sont créés à Seocheon grâce à la formation d'habitants locaux en tant que guides spécialisés dans les vasières.

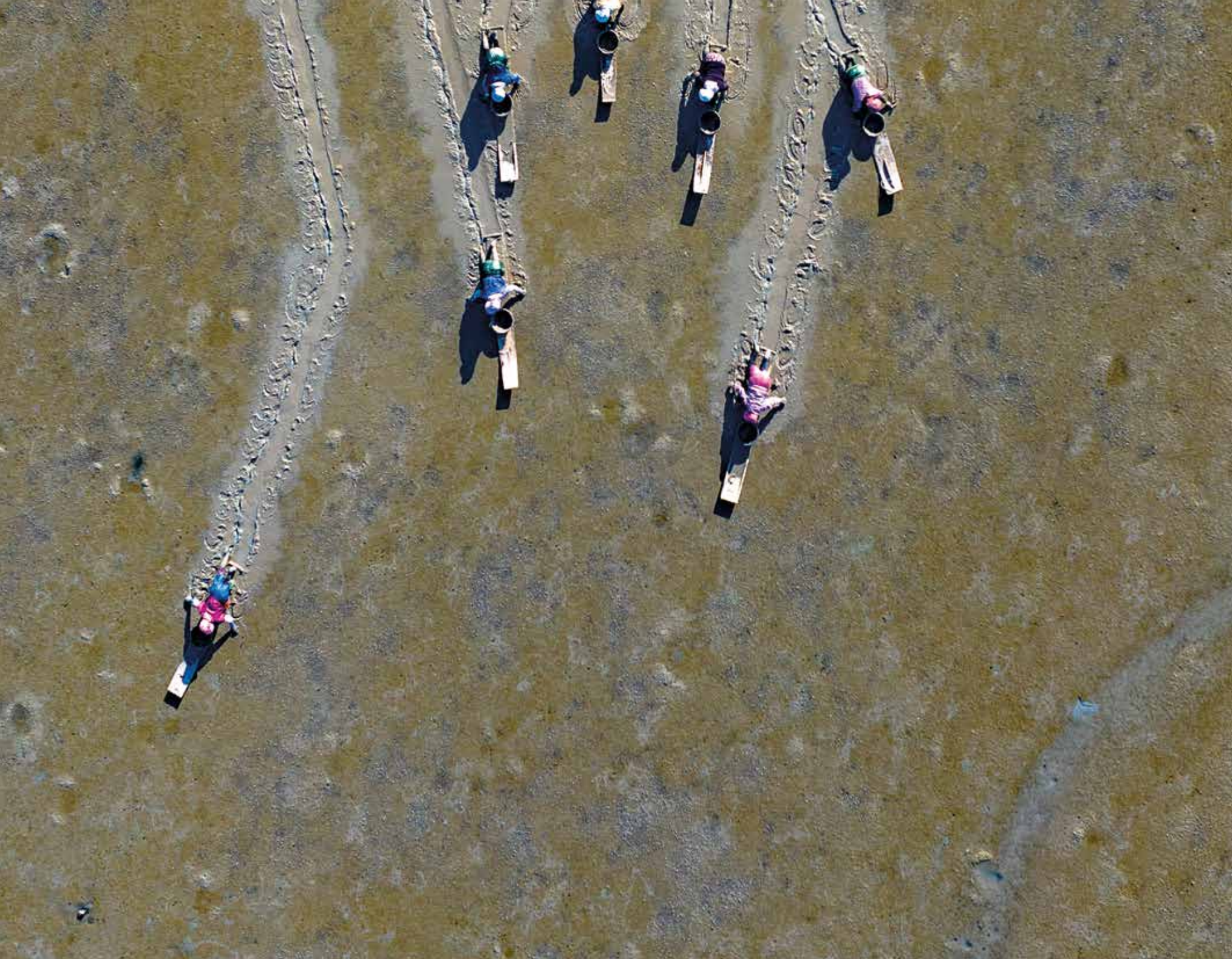
L'École du patrimoine mondial, un programme éducatif mis en place à Gochang, permet aux enfants d'acquérir une expérience en écologie tout en découvrant l'environnement. À Boseong, les traîneaux traditionnels des vasières, appelés « ppeolbae », sont devenus les éléments phares d'un festival populaire, attirant des visiteurs de l'extérieur et contribuant à l'économie locale. Ces initiatives, parmi d'autres, montrent comment les getbol soutiennent la vie des communautés locales, faisant de ce site un modèle exemplaire de coexistence entre l'homme et la nature.

à droite
Des grues moine se reposant dans une colonie de suaeda

page suivante
La pêche au « ppeolbae » sur l'île de Jangdo, à Boseong

© World Heritage Promotion Team of Korean Tidal Flats







© World Heritage Promotion Team of Korean Tidal Flats



Tumuli de Gaya

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2023

Les tumuli de Gaya comprennent sept sites funéraires des entités politiques de Gaya : les tumuli de Daeseong-dong, Marisan, Okjeon, Jisan-dong, Songhak-dong, les tumuli de Yugok-ri et Durak-ri, ainsi que ceux de Gyo-dong et Songhyeon-dong. À travers leur répartition géographique, les caractéristiques de leur emplacement, les types de sépultures et leurs objets funéraires, ces sept cimetières témoignent collectivement du système politique distinctif de Gaya : un ensemble d'entités confédérées qui coexistaient dans la partie sud de la péninsule coréenne du Ier au VIe siècle.

Chacun des sept sites comporte un groupe de tombes situé au sommet d'une colline très visible, dans ce qui était autrefois le centre politique des entités. Ces sites se sont développés sur une longue période pour répondre aux besoins de l'élite dirigeante de leurs entités Gaya respectives. Les types distinctifs de tombes et d'objets funéraires communs à l'ensemble des cimetières indiquent les limites de la Confédération de Gaya, tandis que les variations locales démontrent l'indépendance des entités membres.

Les objets prestigieux et les marchandises commerciales mis au jour dans ces sept cimetières, qui reflètent tous des niveaux similaires de pouvoir et d'autorité, montrent que les États membres de la Confédération de Gaya étaient politiquement égaux et jouissaient d'un haut degré d'autonomie. Les tumuli de Gaya constituent un témoignage exceptionnel de la civilisation ancienne unique de Gaya en Asie de l'Est, qui a coexisté avec ses voisins plus centralisés tout en conservant son système politique confédéral distinct.

La Fondation pour la gestion du patrimoine mondial des tumuli de Gaya met en œuvre toute une série de programmes culturels et éducatifs destinés à différents groupes d'âge et implique les communautés locales dans ses activités. Ces programmes visent à rapprocher le patrimoine et les gens, et à encourager les visiteurs à approfondir leur compréhension des tumuli de Gaya à travers diverses perspectives et interactions. Une attention particulière est portée aux enfants et aux adolescents afin de les sensibiliser à l'importance du site. Une initiative est actuellement menée en collaboration avec des associations d'artistes locales afin de créer des contenus qui allient l'importance de la préservation du patrimoine à des expériences ludiques et passionnantes.

Ces efforts contribuent à susciter l'intérêt du public pour les tumuli de Gaya et à dynamiser les quartiers entourant les cimetières. Les communautés locales jouent un rôle de premier plan dans l'élaboration d'itinéraires touristiques reliant les tumuli de Gaya à d'autres ressources historiques locales et en fournissant des guides pour ces programmes.

À travers leur répartition géographique, les caractéristiques de leur emplacement, les types de sépultures et leurs objets funéraires, ces sept cimetières témoignent collectivement du système politique distinctif de Gaya.

à gauche
Tumuli d'Okjeon

page suivante
Tumuli de Gyo-dong et Songhyeon-dong

© Gaya Tumuli World Heritage Management Foundation





© Gaya Tumuli World Heritage Management Foundation

Pétroglyphes le long de la rivière Bangucheon

Inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2025

Les pétroglyphes qui bordent la rivière Bangucheon s'étendent sur un tronçon de trois kilomètres près de la côte sud-est de la péninsule coréenne. Au milieu des formations rocheuses escarpées qui jalonnent le cours sinueux de la rivière, les pétroglyphes se concentrent sur deux parois rocheuses, connues respectivement sous les noms de « Pétroglyphes de la terrasse de Bangudae » à Daegok-ri et « Pétroglyphes de Cheonjeon-ri ». D'innombrables générations d'artistes locaux ont réalisé ces gravures rupestres, de 5 000 avant notre ère au IXe siècle de notre ère. Le bien témoigne de la longue tradition de la gravure rupestre, qui s'étend de la période néolithique à l'âge du bronze et jusqu'à la période de Silla, au sein du paysage caractéristique de la région de Bangucheon. Il illustre de manière succincte les différentes étapes du développement culturel des populations locales au cours de ces périodes.

Sculptés à l'aide d'outils en pierre et en métal, les pétroglyphes des sites de Daegok-ri et de Cheonjeon-ri témoignent d'un vaste répertoire de motifs couvrant les périodes préhistorique et historique. Le bien témoigne du niveau artistique atteint par les habitants des côtes d'Asie de l'Est sur une période d'environ 6 000 ans, qui se manifeste par le superbe réalisme des images, l'observation fine qui a permis de saisir les détails des figures représentées, ainsi que par les compositions distinctives des images sur les panneaux rocheux. Les animaux, les figures humaines, les scènes de chasse, les cercles concentriques, les losanges et les inscriptions gravés dans la roche témoignent d'un grand dynamisme, tout en présentant une composition spécifique d'images figuratives et d'épigraphes. Leur maîtrise artistique et leur créativité sont particulièrement visibles dans les représentations de baleines et leur chasse.

Les animaux, les figures humaines, les scènes de chasse, les losanges et les inscriptions gravés dans la roche témoignent d'un grand dynamisme.

L'inscription au patrimoine mondial des pétroglyphes n'a été possible qu'après avoir trouvé une solution au problème des inondations touchant certains des pétroglyphes du site de Daegok-ri, car certaines gravures étaient submergées lors de fortes pluies en raison d'un barrage situé en aval qui constituait une importante source d'eau potable. Les solutions envisagées devaient prendre en compte à la fois la conservation du patrimoine et l'approvisionnement en eau potable des habitants. Les gouvernements central et local ont mené une longue série de discussions et ont relevé ce défi en installant des vannes dans le déversoir du barrage de Sayeon. Cette mesure de conservation efficace, fondée sur un plan gouvernemental concret, a fourni une base solide qui a conduit à l'inscription des pétroglyphes au patrimoine mondial. Les communautés locales et les associations civiques ont également joué un rôle important, en organisant et en participant à divers programmes de préservation et de promotion.

à droite
Pétroglyphes de Bangudae à Daegok-ri

page suivante
Paysage des Pétroglyphes de la terrasse de Bangudae à Daegok-ri

© Ulsan Metropolitan City






© Ulsan Metropolitan City

Immersion

Les paysages culturels, dans l'étreinte de la nature



Par **Gaia Vince**



© Hortobágy National Park Directorate/István Derencsényi



À première vue, cette vaste étendue bleu-vert-gris ressemble à une mer. Mais nous sommes ici à l'intérieur des terres, dans le paysage désertique de l'ouest du Mexique, entre les contreforts du volcan Tequila et le canyon du Rio Grande. En y regardant de plus près, ce panorama aquatique se décompose en rubans dont la régularité ne laisse aucun doute : ce paysage a été façonné par l'homme. Nous sommes dans la la zone de plantation des agaves, dans l'État de Jalisco, et ces lignes régulières sont les innombrables rangées d'agaves bleues, une plante succulente domestiquée qui y est cultivée depuis au moins 2 000 ans.

L'agave est une plante de très grande taille à croissance lente, dotée de feuilles épaisses, charnues et épineuses, disposées en rosette structurée. Après environ une décennie, voire plus, de croissance, elle produit une tige centrale gigantesque, fleurit une seule fois, puis se flétrit. Il en existe 200 variétés différentes, mais l'agave bleue, cultivée exclusivement ici, est tout autant un symbole du Mexique que son célèbre produit, la tequila.



© Instituto Nacional de Antropología e Historia, México

Le bien culturel « Paysage d'agaves et anciennes installations industrielles de Tequila », dont l'environnement a été façonné par des pratiques humaines transmises de génération en génération et qui demeure encore aujourd'hui un paysage vivant et en constante évolution, a été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial il y a exactement deux décennies. Ce site unique témoigne d'une collaboration de longue date entre un peuple et son environnement naturel, et joue un rôle important dans l'identité collective des Mexicains d'aujourd'hui.

« La culture mexicaine, telle qu'elle est perçue à l'étranger, repose sur trois éléments : la tequila, le charro (le cow-boy mexicain) et la musique mariachi, qui trouvent tous leur origine dans cette région. De nombreuses chansons mariachi parlent de tequila », explique Luis Ignacio Gómez Arriola, responsable du site du paysage culturel et architecte, basé à Guadalajara, dans l'État du Jalisco. « En général, quand je vais à l'étranger et que quelqu'un me demande d'où je viens, je réponds "du Mexique", et automatiquement, on me répond "la tequila". Cette image est très forte. »

La production de tequila est relativement récente, explique Luis Ignacio Gómez Arriola. Il s'agit d'une invention des conquistadors espagnols datant du XVIe siècle. Cependant, des traces de culture de l'agave sur ce site remontent à l'Antiquité. Des statuettes en terre cuite représentant des cultivateurs portant des fagots d'agave ou des outils de récolte ont été mises au jour dans la région. Elles ont été sculptées par des peuples autochtones mésoaméricains comme offrandes funéraires et remontent à 300 avant notre ère. L'une de ces

page précédente
Parc national de Hortobágy - la *Puszta* (Hongrie)

à gauche
Paysage d'agaves et anciennes installations industrielles de Tequila (Mexique)

ci-dessus
Luis Ignacio Gómez Arriola

© Ko Hon Chiu Vincent

statuettes, appelée « figurine de la tombe à puits de l'ouest du Mexique », porte du pulque, une boisson fermentée à base d'agave, ancêtre de la tequila, qui était consommée par certains membres privilégiés de la société.

Avant l'arrivée des Espagnols, l'agave était cultivée pour son cœur. Une fois les feuilles coupées, la partie restante, appelée « piña » en raison de sa ressemblance avec un ananas, contient une grande quantité d'amidon. Ces piñas étaient cuites lentement à la vapeur pendant 26 heures afin de transformer l'amidon en sucres.

« On obtient ainsi un aliment très sucré et très calorique », explique Luis Ignacio Gómez Arriola. « On peut extraire le jus sucré de l'agave cuit et fermenté, qui contient une faible teneur en alcool, environ 6 pour cent. C'est ce qu'on appelle le *mosto*, ou moût. »

Le site recèle des vestiges archéologiques des cultures Teuchitlan qui ont façonné la région de Tequila entre 200 et 900 de notre ère, utilisant l'agave comme aliment, pour ses jus fermentés et ses fibres destinées à la fabrication de tissus.

Les Espagnols, habitués à la culture du raisin et aux vins européens, ont apporté leur savoir-faire en matière de distillation pour créer une nouvelle boisson. « Les Espagnols sont arrivés avec la technique arabe de distillation à l'aide d'alambics. Ils savaient qu'en distillant un produit à faible teneur en alcool, ils pouvaient en augmenter le degré d'alcool. En Europe, il existait déjà des spiritueux, tels que le brandy et le cognac », explique Luis Ignacio Gómez Arriola.

« La première distillation du moût porte le degré d'alcool à 26 pour cent, puis une deuxième distillation le porte à 50 pour cent pour obtenir de la tequila », ajoute-t-il.

« Les techniques de culture de l'agave sont les mêmes que celles utilisées à l'époque préhispanique. Elles n'ont pas changé depuis 2 000 ans. »

Des traditions en pleine croissance

Les petites plantations préhispaniques se sont rapidement agrandies à mesure que la production s'intensifiait, et le site abrite des maisons d'ouvriers vieilles de plusieurs siècles, ainsi qu'un ancien pressoir. On utilisait des ânes pour tirer les lourdes pierres servant à comprimer les « piña » cuites à la vapeur et à en extraire le jus.

Préserver un paysage culturel vivant et en activité comme celui-ci, c'est maintenir au fil du temps cette continuité essentielle qu'est l'intégrité culturelle. « Les techniques de culture de l'agave sont les mêmes que celles utilisées à l'époque préhispanique. Elles n'ont pas changé depuis 2 000 ans. C'est là l'une de leurs grandes valeurs culturelles », explique Luis Ignacio Gómez Arriola.

« La seule chose qui a changé, c'est le volume. Aujourd'hui, on compte des millions et des millions de plants, alors qu'à l'époque préhispanique, il n'y avait que de petites plantations. Et il y a cent ans, sept variétés d'agave étaient utilisées pour produire de la tequila, mais aujourd'hui, en raison de l'appellation d'origine de la tequila et de la réglementation en la matière, la seule plante utilisée est l'agave bleue. »

Les monocultures comportent des risques inhérents, notamment une vulnérabilité accrue aux maladies, et des recherches sont en cours pour y remédier. « L'agave bleue est plantée et récoltée à la main, ce n'est pas mécanisé. C'est là sa valeur ajoutée, et cet aspect est très important », note Luis Ignacio Gómez Arriola.

La main-d'œuvre nécessaire ainsi que la valeur commerciale et le prestige de la tequila produite permettent aux populations locales de générer des revenus. La région a échappé à la tendance observée dans de nombreuses zones

à droite
Žatec et le paysage du houblon Saaz (Tchéquie)

© Václav Mach






© Pauline Mongamy/Shutterstock.com



agricoles, qui ont connu une émigration importante vers les villes car l'agriculture n'est plus rentable. Il s'agit là d'un élément essentiel pour gérer le site de manière durable et lui assurer un avenir centré sur les communautés.

« Il est important que les communautés restent impliquées et que cette activité offre un mode de vie durable, afin que la chaîne ne soit pas rompue et qu'une génération aide la suivante à poursuivre la production. Cette année, nous célébrons les 20 ans de notre inscription au patrimoine mondial. Ce sont la communauté et les habitants qui devraient en bénéficier. »

Les paysages culturels incarnent l'œuvre conjointe de la nature et de l'homme, et témoignent de l'évolution de la société humaine et de son implantation.

Au-delà du patrimoine monumental

À l'instar des impressionnants panoramas vivants de la zone de plantation des agaves, les paysages culturels sont définis comme des lieux qui incarnent l'œuvre conjointe de la nature et de l'homme, et qui témoignent de l'évolution de la société humaine et de son implantation. Souvent, ces lieux reflètent des techniques spécifiques d'utilisation durable des terres par des communautés qui entretiennent fréquemment un lien spirituel avec la nature.

Au début des années 1990, un changement majeur s'est opéré dans l'interprétation de la Convention du patrimoine mondial, qui a progressivement reconnu le caractère non monumental du patrimoine des paysages culturels, ouvrant ainsi davantage la voie aux cultures des régions situées au-delà de l'Europe. Le premier site de ce type à avoir été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial au titre des critères révisés relatifs aux paysages culturels fut le spectaculaire parc national de Tongariro, en 1993. Ici, sur l'île du Nord de la Nouvelle-Zélande, les valeurs naturelles et culturelles s'entremêlent ; les montagnes au cœur du parc revêtent une importance spirituelle pour le peuple maori. À ce jour, 134 paysages culturels sont inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

La protection des paysages culturels contribue à préserver les pratiques locales d'utilisation durable des terres, et à favoriser ainsi la diversité biologique et culturelle à travers le monde. Tous les deux ans, le Prix international UNESCO-Grèce Mélina Mercouri pour la sauvegarde et la gestion des paysages culturels, qui porte le nom de l'ancienne ministre de la Culture de Grèce, récompense des initiatives exemplaires visant à préserver et à mettre en valeur les paysages culturels vivants. Le lauréat de l'année dernière était « Wazee wa Mazingira », le Conseil des anciens, salué pour son rôle moteur dans la préservation de la Réserve de biosphère du mont Kulal, dans le nord du Kenya.

Le mont Kulal, qui signifie « lieu de repos temporaire », est un paysage sacré pour les communautés Samburu, Turkana, Rendille, Gabra et El Molo. Forêts, gorges et sources d'eau sont intimement liées aux traditions, aux rituels et au savoir ancestral, guidant chaque génération dans la gestion du massif. Les anciens allient pratiques traditionnelles et approches contemporaines de

page précédente
Le parc national de Tongariro (Nouvelle-Zélande)

à gauche
La vallée de Viñales (Cuba), l'un des premiers lauréats du Prix international UNESCO-Grèce Mélina Mercouri pour la sauvegarde et la gestion des paysages culturels

© Diego Andereggi/ Shutterstock.com

« Nous permettons aux communautés locales de poursuivre leurs activités agricoles au sein même des zones centrales et des zones tampons, car nous considérons qu'il s'agit d'un patrimoine vivant. »

conservation, supervisant les patrouilles forestières, l'utilisation des ressources, les programmes de restauration et la gestion des espèces envahissantes. En préservant des liens culturels et spirituels profonds avec l'environnement, les Wazee wa Mazingira assurent la transmission des savoirs ancestraux et la gestion durable des ressources d'une génération à l'autre, créant ainsi un lien entre les gardiens passés, présents et futurs du mont Kulal.

Des innovateurs de l'antiquité

De l'autre côté de l'océan Pacifique, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, se trouve l'extraordinaire ancien site agricole de Kuk. Situé dans la haute vallée de Wahgi, dans la province des Western Highlands, ce site a été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en 2008.

Des fouilles archéologiques menées sur des terres agricoles marécageuses d'apparence banale, où les populations locales cultivent des patates douces, du taro et des bananes, ont révélé une découverte incroyable : des preuves de l'invention indépendante de l'agriculture en Océanie, notamment d'importants aménagements du paysage, dont les origines remontent à plus de 7 000 ans. Cela signifie que Kuk figure parmi les plus anciens sites agricoles du monde.

Kuk illustre le bond technologique réalisé lorsque les humains sont passés de la cueillette des plantes à leur culture et récolte délibérées. Ici, les pratiques agricoles ont évolué au fil du temps, depuis la création de monticules en bordure des zones humides jusqu'au drainage de ces dernières par le creusement de fossés à l'aide d'outils en bois à partir de 4 000 avant notre ère. Ce drainage a essentiellement transformé le marécage naturel en une prairie artificielle propice à la culture.

« Les développements agricoles observés à Kuk ont également contribué à la diffusion, à l'implantation et à l'essor des cultures et des sociétés actuelles à travers l'Océanie. Kuk revêt donc une immense valeur éducative, historique, scientifique et sociale pour les générations passées, présentes et futures de Papouasie-Nouvelle-Guinée », déclare Jim Onga, responsable des sites du patrimoine mondial du pays.

« Les communautés de la région tirent une grande fierté de l'inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO. Cela prouve que nos ancêtres étaient des innovateurs et que l'agriculture est née ici de manière autonome. Elle n'a pas été importée. »

Aujourd'hui encore, les agriculteurs de la région, le peuple Kawelka de langue melpa, gardiens traditionnels de ces terres, cultivent les mêmes plantes alimentaires que leurs ancêtres sur les terres bordant la réserve archéologique.

« Nous permettons aux communautés locales de poursuivre leurs activités agricoles au sein même des zones centrales et des zones tampons, car nous considérons qu'il s'agit d'un patrimoine vivant », explique Jim Onga. « Kuk fait toujours partie des pratiques agricoles actuelles : c'est la même vallée qui a nourri les premiers agriculteurs et qui fait aujourd'hui vivre les agriculteurs modernes des Highlands. C'est un paysage où l'agriculture d'antan et celle d'aujourd'hui se côtoient. »

Par l'intermédiaire d'un groupe foncier constitué en société, les Kawelka gèrent le site marécageux de Kuk, en conciliant la préservation de son patrimoine archéologique et le développement

à droite
Paysage culturel de Maymand (République islamique d'Iran)

page suivante
Ancien site agricole de Kuk (Papouasie-Nouvelle-Guinée)

© Maymand Cultural Heritage Base







© OUR PLACE The World Heritage Collection/ Amos Chapple



économique local. La gestion du site se heurte à des défis importants, notamment le changement climatique qui menace d'emporter ou d'assécher les vestiges archéologiques ; des systèmes de drainage obstrués qui risquent de provoquer des inondations ; et un manque d'expertise pour aider à résoudre ces problèmes et informer les communautés locales sur le site en général.

« Nous manquons de supports pédagogiques, tels que des brochures d'information et des affiches, à la fois en anglais et dans notre langue, pour que les gens puissent les lire et comprendre pleinement l'importance et la portée du site. Nous ne disposons pas non plus d'un site web consacré à Kuk, et tout cela est une question de financement », explique Jim Onga.

L'inscription du site de Kuk au patrimoine mondial constitue une reconnaissance majeure de la valeur et de l'importance de la culture de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, une nation dotée d'une culture riche, ancienne et diversifiée, qui compte plus de 800 langues.

« L'inscription de Kuk en tant que paysage culturel a contribué à faire évoluer la conception du patrimoine, en montrant qu'il peut s'agir de paysages vivants, façonnés au fil du temps par les hommes et la nature. Elle a permis de reconnaître l'agriculture, la gestion de l'eau et les pratiques communautaires comme faisant partie du patrimoine, et pas seulement les édifices en pierre. Cela a ouvert la voie à d'autres sites agricoles, spirituels ou mixtes à travers le monde », explique Jim Onga.



© Jim Onga

Les architectes de la terre

Koutammakou, le pays des Batammariba, a été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en tant que paysage culturel en 2004. Situé sur un territoire s'étendant du nord-est du Togo au nord-est du Bénin, le site est habité par le peuple Batammariba, une société d'agriculteurs et d'éleveurs. Leur nom, Batammariba, signifie « architectes de la terre ». Depuis près de deux millénaires, ils ont façonné un paysage unique qui imprègne l'environnement naturel d'une dimension spirituelle et culturelle, mêlant l'univers créé par l'homme, celui de l'agriculture et des collines en terrasses, à la nature. Les célèbres habitations-tours en terre font partie intégrante de ce paysage extraordinaire.

Il s'agit véritablement d'un paysage vivant, dont les remarquables tours en terre, appelées « sikien » (ou « takienta » au singulier), sont encore habitées et sont devenues un symbole du Togo et du Bénin. Les sikien togolaises, dont beaucoup comptent deux étages, remontent au XVIe siècle, tandis que les premiers villages batammariba du côté béninois datent du VIe siècle et ont été construits avant la migration de ce peuple vers l'actuel Togo. Ces habitations caractéristiques, aux

ci-dessus
Jim Onga (à droite) lors d'une visite de terrain

à gauche
Le paysage culturel de la zone archéologique d'Al-Faw (Arabie saoudite)

© Thomas Creissen

allures de forteresses, ont d'abord été conçues par les Batammariba pour se défendre contre les raids esclavagistes et leur permettre de vivre en harmonie spirituelle avec la nature.

« C'est une communauté qui est très proche de la nature, qui la respecte. Les habitants accomplissent leurs rites d'initiation et leurs cérémonies dans les bosquets et les forêts. On y trouve des arbres sacrés qui font partie de la religion animiste traditionnelle des ancêtres. Vous verrez, par exemple, sur leurs autels, les crânes d'animaux chassés ainsi que des produits issus de l'agriculture, tels que des céréales et des tubercules », explique Adama Ayikoue, qui gère le site et occupe le poste de directeur du patrimoine culturel au ministère du Tourisme, de la Culture et des Arts à Lomé, au Togo.

En 2023, l'UNESCO a approuvé une extension des limites du bien du patrimoine mondial afin d'y inclure le Bénin. Depuis lors, le Togo et le Bénin ont engagé un processus de gestion conjointe du site, encadré par un organisme de supervision placé sous l'autorité des services chargés du patrimoine culturel de chacun des deux pays.

Plusieurs milliers de sikien ont été recensées dans toute la région du Koutammakou, dont 1 716 encore habitées au Togo et 1 400 au Bénin. Leur entretien à l'aide de matériaux locaux contribue à perpétuer les traditions architecturales ancestrales, ainsi que les rituels, les savoir-faire et les connaissances. Le mode de vie des Batammariba est intrinsèquement durable. « Tout ce qu'ils utilisent pour construire, entretenir et décorer leurs habitations provient directement de la nature », explique Adama Ayikoue.

« Les poutres autour desquelles ils construisent leurs structures en briques de terre crue sont fabriquées à partir de certaines essences de bois durables, résistantes aux termites et autres nuisibles. C'est pourquoi, très tôt, ils ont commencé à cultiver ces essences, ce qui leur a permis de préserver leurs méthodes de construction », explique-t-il.

Au fil des siècles, ces habitations, forteresses et centres spirituels du Koutammakou ont été

à droite
Adama Ayikoue à Koutammakou, le pays des Batammariba (Togo)

ci-dessous
Takienta, au sommet d'une colline à Nata, partie du site Koutammakou, le pays des Batammariba (Bénin)



© Sébastien Moriset

© Direction du Patrimoine culturel, Ministère du Tourisme, de la Culture et des Arts du Togo





réparés, entretenus et rénovés par leurs occupants. Les méthodes de construction traditionnelles impliquent que, lorsqu'une structure se détériore, son ancien cœur en terre est démoli et incorporé dans une nouvelle takienta (littéralement, « celle qui veille »). À la fois temple et refuge fortifié, une takienta protégeait ses habitants des attaques ennemies, qu'ils repoussaient à l'aide de flèches tirées à travers des meurtrières percées dans les murs. Elle servait à maintenir le lien avec les défunts enterrés dans le cimetière et les forces de la terre grâce à des réseaux souterrains invisibles. L'origine ancestrale de ces structures remonte à plusieurs siècles, même si certains murs sont fréquemment reconstruits.

« Les Batammariba faisaient également tout leur possible pour s'assurer d'avoir suffisamment de paille, car celle-ci sert à couvrir les toits des bâtiments. De même, ils utilisent l'écorce du néré, un arbre qui produit des graines oléagineuses. » Ces dernières années, il devient de plus en plus difficile de trouver suffisamment de bois et de paille pour construire de nouvelles maisons à proximité des villages, un problème auquel l'équipe d'Adama Ayikoue espère remédier.

Vivre en harmonie

Les forteresses les plus grandes sont également habitées et animées. « La structure fortifiée protège les habitants des animaux sauvages. Ils ont leurs cuisines à l'intérieur et disposent également d'espaces où ils peuvent garder leur bétail, car ils élèvent de la volaille et des chèvres. Ils ont même des bœufs et des vaches qu'ils gardent à l'intérieur », précise-t-il.

L'architecture elle-même revêt une dimension à la fois fonctionnelle et symbolique. Par exemple, l'entrée est ornée de trois cornes. « Lorsque le propriétaire décède, l'une des cornes est cassée. Ainsi, lorsque vous passez devant une maison, vous pouvez savoir si une veuve y habite, car au lieu de trois cornes, vous verrez qu'une a été cassée, n'en laissant que deux », explique Adama Ayikoue.

Depuis son inscription au patrimoine mondial, le nombre de visiteurs attirés par ce paysage unique a augmenté. « Les habitants sont habitués à voir des touristes. La plupart des personnes présentes sur place sont ravies de partager leur vie privée. Je connais une demi-douzaine de familles qui ont transformé leurs sikien en chambres d'hôtes et en hébergements chez l'habitant. À chaque fois, les visiteurs sont ravis de dormir à la belle étoile et de découvrir la vie dans une takienta. Il existe une synergie entre le service de conservation et de mise en valeur du Koutammakou, les visiteurs et les guides, qui sont des habitants de la région », ajoute Adama Ayikoue.

« Ici, je ne cesse jamais d'apprendre. Ils ont réussi à tirer parti de la nature tout en la respectant. »

Dans le même temps, il est essentiel de respecter les souhaits des communautés. « Certaines personnes ne souhaitent pas être exposées au regard de tous. Nous ne devons pas oublier celles et ceux qui tiennent à leur vie privée et ne veulent pas recevoir de visiteurs. »

À l'instar du paysage d'agaves au Mexique et du site de Kuk en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Koutammakou est un lieu extraordinaire où une société a su trouver le moyen de vivre en harmonie avec la nature. Les paysages culturels nous offrent à tous de précieuses leçons, surtout aujourd'hui.

Pour citer Adama Ayikoue : « Ici, je ne cesse jamais d'apprendre. Ils ont réussi à tirer parti de la nature tout en la respectant. »

à gauche
Aasivissuit-Nipisat. Terres de chasse inuites entre mer et glace (Danemark)

© Johannes Müller





Les merveilles des profondeurs, la guérison de la Terre

Histoires de découvertes et de résilience des sites du patrimoine mondial

Par **Pr Youngmun Jeon** et **Hyunyong Kim**

© Youngmun Jeon

La République de Corée compte 17 sites inscrits au patrimoine mondial, qui représentent des lieux d'une importance exceptionnelle pour le pays et pour le monde entier. Parmi ces biens, qui préservent les souvenirs et les récits du passé, deux sites illustrent la richesse du patrimoine coréen, où se mêlent nature et culture, époques géologiques et historiques, ainsi que mondes souterrains et de surface : les découvertes géologiques remarquables de la grotte de Yongcheon (un tunnel de lave situé au sein du bien « Île volcanique et tunnels de lave de Jeju », inscrit en 2007) et le temple Mireuksa (partie du bien « Aires historiques de Baekje », inscrit en 2015), qui fait actuellement l'objet d'efforts soutenus pour réparer les dommages causés par le temps.

Deux sites illustrent la richesse du patrimoine coréen, où se mêlent nature et culture, époques géologiques et historiques, ainsi que mondes souterrains et de surface.

Les splendeurs souterraines de la grotte de Yongcheon

L'histoire de la grotte de Yongcheon commence il y a environ 8 000 ans, lorsque des éruptions dans le quadrant nord-est de l'île de Jeju ont donné naissance à un volcan de 456 mètres de haut, aujourd'hui appelé Geomunoreum. À mesure que l'activité volcanique explosive se calmait, d'importantes coulées de lave basaltique se sont déversées le long des pentes, parcourant environ 14 kilomètres en direction de la côte de l'île de Jeju. De vastes espaces vides se sont creusés au fur et à mesure que la lave en fusion s'écoulait, formant un réseau de galeries souterraines connu sous le nom de « réseau de tunnels de lave du volcan Geomunoreum ».

Outre la grotte de Yongcheon, ce réseau englobe plusieurs des grottes les plus célèbres de l'île de Jeju, telles que la grotte de Sujik, la grotte de Bengdwi et la grotte d'Utsanjeon. Située au bout de ce labyrinthe souterrain de 14 kilomètres, la grotte de Yongcheon est longtemps restée inconnue, plongée dans l'obscurité.

Une découverte fortuite

En mai 2005, l'installation de poteaux électriques a donné lieu à une découverte incroyable : les fouilles menées dans le cadre des travaux d'entretien courants ont mis au jour un tunnel de lave aux dimensions impressionnantes. Une numérisation a permis de mesurer la longueur du tunnel principal de la grotte de Yongcheon à 2 431 mètres, avec une hauteur sous plafond pouvant atteindre 20 mètres. Avec 170 mètres de galeries secondaires et un lac de 800 mètres à son extrémité, la grotte de Yongcheon s'étend sur 3 401 mètres. L'altitude de la grotte varie entre 52,2 mètres au-dessus du niveau de la mer à son point le plus en amont et une altitude inférieure au niveau de la mer dans la zone du lac. Cette vaste grotte s'étend comme un serpent en direction de la côte nord-est de l'île de Jeju.

page précédente
Entrée du tunnel de lave de la grotte de Yongcheon

à droite
Spéléothèmes de plafond (fistuleuses) dans le tunnel de lave de la grotte de Yongcheon

© Yongmun Jeon




Castrol

Le carbonate de calcium présent dans le sable marin à la surface de l'île s'est dissous dans l'eau de pluie et s'est infiltré dans le sol, créant des dépôts secondaires dans le tunnel de lave. De magnifiques spéléothèmes, notamment des fistuleuses, des perles des cavernes et des coulées de calcaire, sont mis en valeur sur le fond noir de la lave basaltique. Certains se sont formés le long des racines de plantes, ce qui leur confère une importance géologique et esthétique.

Façonnée par d'anciennes inondations

Lors de la découverte de la grotte de Yongcheon, les 170 premiers mètres du lac ont été explorés en bateau. Mais ce sont les investigations sous-marines menées par des plongeurs qui ont finalement permis de déterminer que le lac s'étendait sur 800 mètres. La montée du niveau de la mer à la fin de la dernière période glaciaire semble avoir provoqué l'inondation de la grotte et formé le lac à l'extrémité du tunnel de lave. Cela explique pourquoi les parois submergées de la grotte présentent des caractéristiques similaires à celles des grottes terrestres, telles que des corniches de lave et des surfaces filiformes.

Le lac présente une structure spectaculaire à deux niveaux. Au premier abord, il est peu profond, le sol d'une grotte creuse étant recouvert d'eau. Plus loin dans le tunnel, le lac s'approfondit et sa largeur atteint jusqu'à 20 mètres.

En observant attentivement l'eau du lac, on constate une nette séparation entre la couche supérieur et la couche inférieure, due à l'emplacement de la grotte à mi-chemin entre la terre ferme et l'océan. Alimentée par la pluie et les eaux souterraines, la couche supérieure de l'eau est riche en oxygène et peu salée. En revanche, la couche inférieure présente un faible taux d'oxygène mais une salinité élevée, provenant de la mer. Le niveau d'eau du lac fluctue au gré des marées et connaît parfois une hausse soudaine de température avec l'afflux d'eau chaude lors des fortes pluies estivales.



© Jeju Special Self-Governing Province

ci-dessus
Vue sous-marine du lac

à gauche
Étude de la partie lacustre

page suivante
Vue générale de l'entrée du tunnel de lave de la grotte de Yongcheon

© Jeju Special Self-Governing Province


© UNESCO



La vie dans l'obscurité

Ce lac plongé dans une obscurité totale semblait hostile à toute forme de vie, mais une exploration sous-marine menée en 2010 a permis de découvrir un petit poisson transparent. Confiné depuis des milliers d'années dans un lac souterrain dépourvu de lumière, ce poisson a suivi une voie évolutive totalement différente de celle des autres espèces de gobies ; il possède un corps transparent dépourvu de pigmentation, de simples yeux vestigiaux et d'une tête hypertrophiée qui lui permet d'optimiser ses autres sens. Une analyse ADN a confirmé que ce poisson de lac est génétiquement distinct de son plus proche parent, le gobie des puits (Luciogobius pallidus), à hauteur de 8,9 pour cent.

Divers objets fabriqués par l'homme ont également été découverts autour du lac, apportant un éclairage sur la culture des populations qui vivaient sur l'île de Jeju au VIIIe siècle. Parmi les artefacts trouvés dans l'eau figurent des poteries, des objets métalliques et un ensemble de poteaux en bois de 10 mètres de long utilisés pour former un pont enjambant le lac. La découverte la plus remarquable est celle d'un squelette complet de sanglier âgé d'un an, ne présentant aucune trace de découpe, ce qui laisse supposer que des rites étaient célébrés dans le tunnel de lave, au cours desquels un sanglier était offert en sacrifice. L'entrée de la grotte de Yongcheon a fini par être recouverte de sédiments sableux, et la grotte est restée perdue dans l'oubli jusqu'à sa redécouverte en 2005.

Grâce aux efforts continus déployés pour assurer la conservation scientifique de ce réseau de grottes, cette galerie souterraine continuera de nous dévoiler des récits merveilleux datant de plusieurs milliers d'années et de nous témoigner de la vitalité de notre planète.

ci-dessous
Gobie trouvé dans le lac

à droite
Des objets anciens (poteries) découverts dans le lac



© Jeju Special Self-Governing Province

© Jeju Special Self-Governing Province





Aujourd'hui, c'est à la fois la plus grande et la plus ancienne pagode en pierre encore debout du pays.

La pagode en pierre du temple Mireuksa

Avec plus de 500 pagodes en pierre inscrites sur ses listes du patrimoine national et local, la République de Corée est une terre de pagodes. La plupart de ces édifices datent d'une période comprise entre le VIIe et le XIVe siècle, correspondant aux dernières décennies de la période des Trois Royaumes, ainsi qu'à la période du Silla unifié et à celle de la dynastie Goryeo.

Au fil des siècles, ces pagodes en pierre ont subi une importante érosion et une détérioration significative. Au début du XXe siècle, la recherche s'est principalement concentrée sur les objets conservés à l'intérieur des pagodes, notamment d'un point de vue archéologique et historico-artistique. Dans les années 1990, l'accent a été mis sur la documentation systématique et la mise en œuvre de méthodes scientifiques de conservation. À l'aube du XXIe siècle, des progrès rapides ont été réalisés dans la réparation et la préservation du patrimoine et des bâtiments en pierre, comme en témoigne la restauration de la pagode en pierre du temple Mireuksa.

Ce temple a été construit au VIIe siècle sous le règne du roi Mu, trentième monarque du royaume de Baekje. Il présente un plan architectural distinctif caractérisé par trois salles bouddhistes disposées d'est en ouest. Une pagode a été érigée devant chacune de ces salles ; les pagodes est et ouest ont été construites en pierre, tandis que celle du milieu était en bois.

À la suite de la destruction des bâtiments en bois et de la pagode du complexe du temple de Baekje vers le XVIe siècle, seule la pagode occidentale en pierre a survécu, à moitié effondrée, ainsi que quelques fondations en pierre de bâtiments. Aujourd'hui, c'est à la fois la plus grande et la plus ancienne pagode en pierre encore debout du pays. Il s'agit de l'un des premiers exemples de pagodes en pierre construites en imitant la composition et la construction des pagodes en bois, ce qui en fait une source d'information importante pour l'étude de l'architecture coréenne ancienne.

Le site du temple Mireuksa a été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en 2015 dans le cadre du bien « Aires historiques de Baekje », constituant un témoignage unique de la culture bouddhiste du royaume.

Le démantèlement de la pagode

Une évaluation détaillée de la sécurité structurelle réalisé en 1998 a révélé que la pagode occidentale présentait une instabilité structurelle, le béton armé ajouté en 1915 présentant des signes évidents de détérioration. En conséquence, le Comité du patrimoine culturel, organe consultatif de l'actuel Service coréen du patrimoine, a recommandé de démanteler la pagode en pierre afin de la réparer.

Au moment où le béton a été ajouté, les sources historiques et archéologiques disponibles étaient limitées. Le Comité a donc décidé de fonder la portée

à gauche
Vue panoramique du site du temple Mireuksa

© National Research Institute of Cultural Heritage

et la méthodologie des travaux de restauration sur les conclusions tirées des recherches et des études menées pendant le processus de démantèlement, qui a débuté en 2001.

Au cours des années suivantes, un débat animé a émergé parmi les universitaires et les organisations de la société civile quant à l'étendue de la restauration de la pagode occidentale. Les opinions étaient fortement divisées entre ceux qui prônaient sa restauration selon la forme présumée d'origine à neuf étages et ceux qui favorisaient la préservation de la structure existante à six étages.

Le démantèlement de la pagode et les fouilles archéologiques sur le site se sont poursuivis jusqu'en 2010. Les résultats ont mis en évidence plusieurs contraintes pesant sur la proposition de restaurer la structure à neuf niveaux. Aucun document ni aucune preuve matérielle n'ont été trouvés qui permettraient de penser que la pagode ait jamais compté plus de six étages, et poursuivre sans de telles preuves était considéré comme un risque pour l'authenticité du site.

De plus, les éléments en pierre encore intacts s'étaient considérablement détériorés : l'érosion et d'autres facteurs avaient réduit leur résistance structurelle à environ 50 pour cent de celle de la pierre neuve. La reconstruction d'une pagode à neuf étages imposerait des charges supplémentaires à ces blocs fragilisés et nécessiterait le remplacement de nombreux éléments d'origine.

Un débat animé a émergé parmi les universitaires et les organisations de la société civile quant à l'étendue de la restauration de la pagode occidentale.

Principes de restauration

Après plusieurs cycles de consultation et avis d'experts, un document énonçant les principes directeurs a été rédigé en 2011. Ces principes s'alignaient sur les normes internationales de conservation, souvent résumées par le principe selon lequel « la restauration doit s'arrêter là où commencent les conjectures ». Les quatre principes établis pour la restauration de la pagode occidentale stipulaient clairement qu'elle devait être restaurée sur six étages, préservant ainsi son authenticité en évitant toute spéculation et en minimisant le risque de déformation historique.

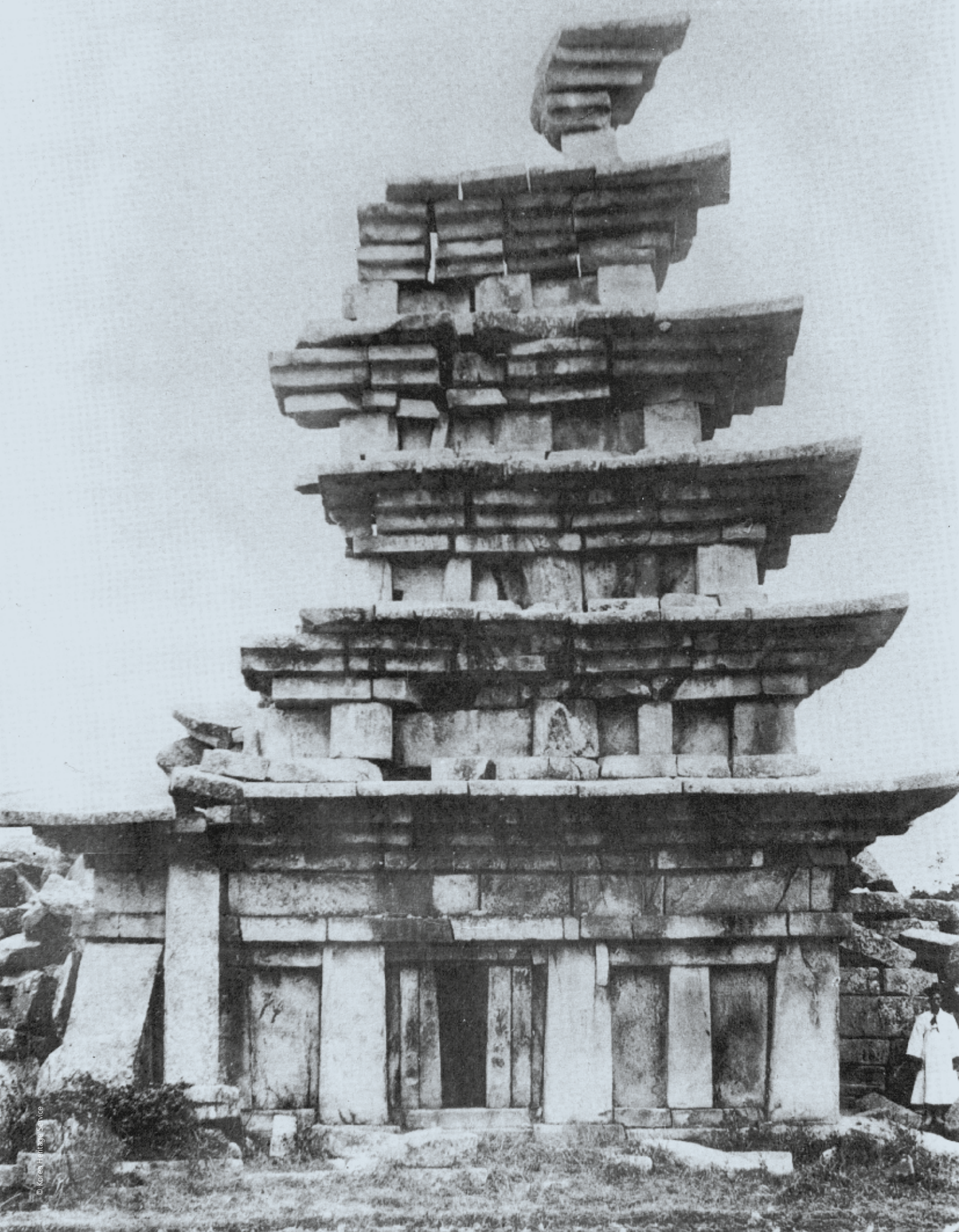
Des recherches interdisciplinaires ont également été menées tout au long du processus de restauration, englobant l'architecture, les sciences de la conservation, l'archéologie et l'histoire de l'art. Lors du démontage en 2009, des reliquaires ont été découverts dans une cavité creusée dans la pierre du pilier central du premier étage. Cette découverte est considérée comme l'une des plus remarquables de la région de Baekje. Parmi les objets retrouvés figurait une plaque d'or comportant des inscriptions gravées sur les deux faces. Les inscriptions confirment que le temple Mireuksa a été fondé sous le patronage d'une reine de Baekje et que les reliquaires y ont été placés en l'an 639. Le remontage de la pagode a commencé en 2013 et s'est achevé fin 2017. Après le démontage de la structure de protection provisoire mise en place pour les travaux de restauration, la pagode ouest du temple Mireuksa, désormais restaurée, a été ouverte au public en 2019.

à gauche
Réassemblage des blocs de pierre pour le premier étage de la pagode

page suivante
Côté est de la pagode en pierre du temple Mireuksa en 1910 et après sa restauration en 2020

© National Research Institute of Cultural Heritage


10Ton
(주)송도건설



© Korea Heritage Service


National Research Institute of Cultural Heritage

Une expertise mondiale

La restauration de la pagode occidentale du temple Mireuksa reste le projet de conservation d'architecture en pierre le plus long du pays, fruit de deux décennies d'efforts pour préserver le patrimoine culturel. Tout au long du processus, les matériaux et les techniques caractéristiques de l'époque Baekje ont été utilisés autant que possible, les matériaux modernes n'étant introduits qu'en cas de stricte nécessité.

Les enseignements pratiques et techniques tirés de ce projet ont permis d'améliorer considérablement tant les capacités que la qualité de la conservation du patrimoine en pierre. Depuis, cette expertise acquise a été mise au service des initiatives d'aide publique au développement menées par la Corée en faveur de sites du patrimoine mondial en Asie, notamment à Vat Phou et les anciens établissements associés du paysage culturel de Champassak (République démocratique populaire lao) et à Angkor (Cambodge).

La restauration de la pagode en pierre reflète l'engagement de la République de Corée envers les principes internationaux de conservation promus par l'UNESCO. Après avoir résisté à des siècles d'interventions humaines et à la détérioration naturelle, la pagode occidentale offre un aperçu précieux de l'équilibre délicat nécessaire pour préserver la valeur historique du patrimoine culturel pour les générations futures.

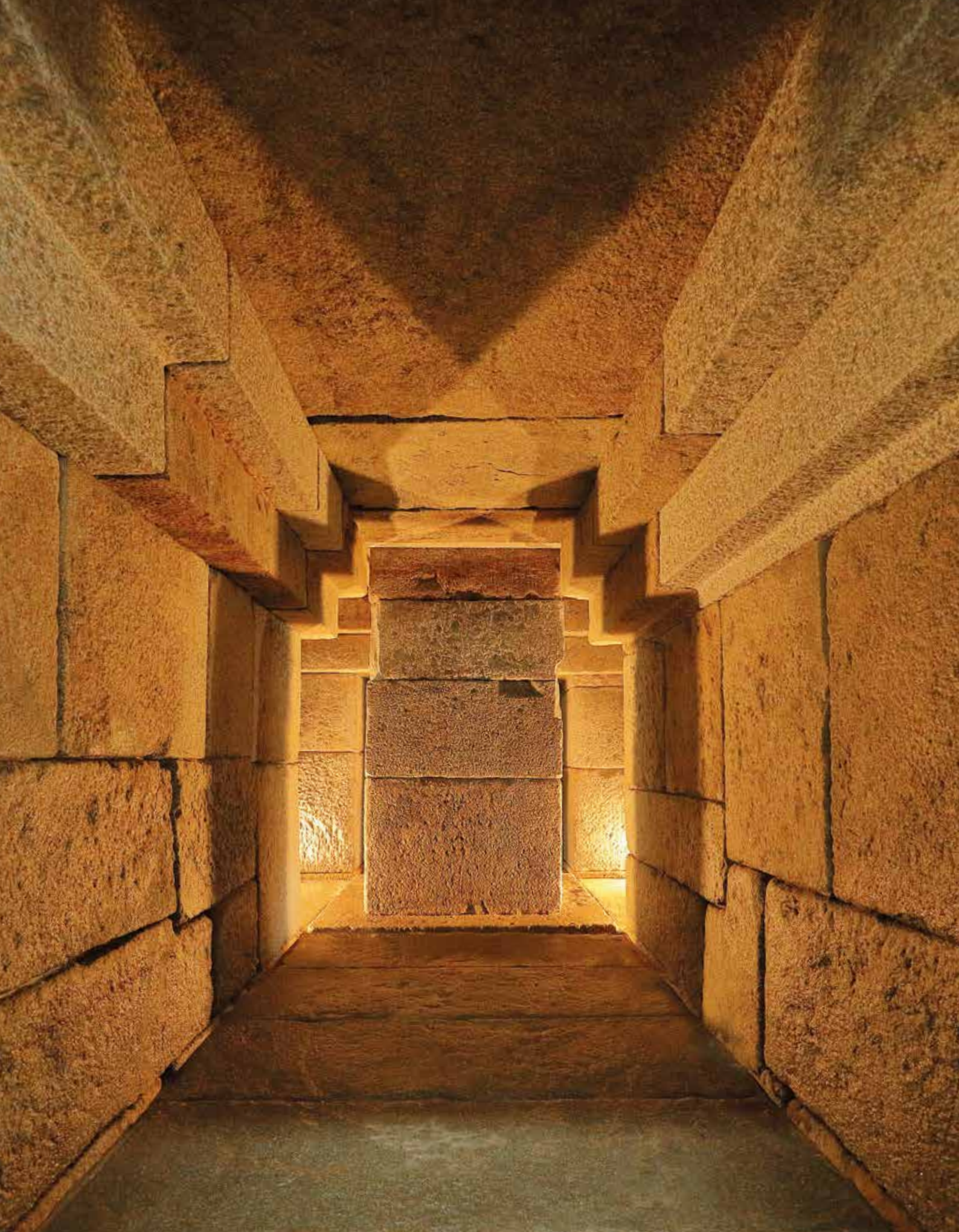
ci-dessous
Reliquaire contenant des sariras au moment de sa découverte (2009)

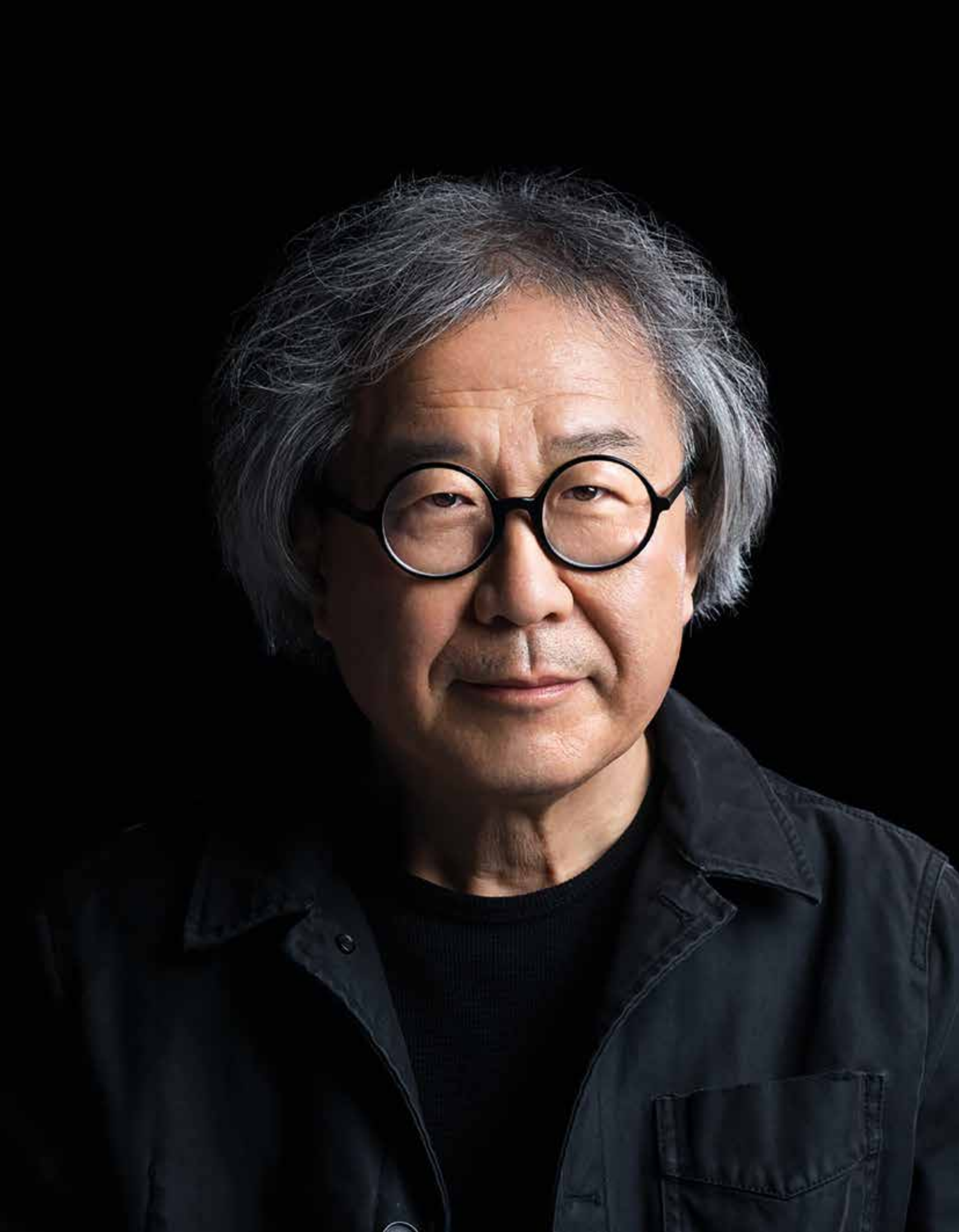
à droite
Intérieur du premier étage de la pagode en pierre sur le site du temple de Mireuksa



© National Research Institute of Cultural Heritage

© National Research Institute of Cultural Heritage





Seung H-Sang, architecte

Préserver et transmettre la mémoire du territoire

© Kim Jongoh

Seung H-Sang est un architecte coréen de renom dont les œuvres s'articulent autour de la « beauté de la pauvreté », ancrée dans son regard critique sur la culture occidentale du XXe siècle. Né en 1952, Seung H-Sang a été l'un des membres fondateurs du Groupe 4.3, qui a influencé la société architecturale coréenne et contribué à la création de l'École d'architecture de Séoul. Sa carrière est marquée par des fonctions importantes, notamment celles de directeur du pavillon coréen à la Biennale de Venise en 2008, de directeur de la Biennale du design de Gwangju en 2011, de premier architecte municipal de la métropole de Séoul, et de commissaire en chef de la Commission présidentielle sur la politique architecturale de Corée.

En 2002, le Musée national d'art contemporain de Corée l'a désigné « artiste de l'année » , une première pour un architecte. Parmi les autres distinctions nationales et internationales qu'il a reçues figurent l'« Ordre du Mérite culturel, Eun-gwan », le titre de « Membre honoraire de l'Institut américain des architectes » et la « Croix d'honneur pour la science et l'art, première classe (Autriche) ».

À travers son cabinet IROJE Architects & Planners, fondé en 1989, Seung H-Sang continue de réaliser des projets qui s'inspirent de l'architecture traditionnelle tout en lui redonnant un nouveau souffle.

« Je me suis particulièrement inspiré de la façon dont l'architecture traditionnelle coréenne privilégiait les espaces "invisibles", alors que celle de l'Occident mettait l'accent sur des éléments visuels tels que la forme et la présence. »

Vous exercez le métier d'architecte depuis plus de 50 ans. Comment les sites inscrits au patrimoine mondial et l'architecture traditionnelle coréenne ont-ils influencé votre travail ?

Cela fait 51 ans que j'ai commencé à exercer le métier d'architecte. Je ne peux pas imaginer mon travail sans l'influence de l'architecture traditionnelle. J'ai été profondément marqué par les constructions et bâtiments coréens d'autrefois, et je leur suis profondément reconnaissant. L'architecture traditionnelle m'a appris non seulement la philosophie architecturale, mais aussi comment les éléments et les espaces s'articulent et s'organisent, et même comment améliorer le fonctionnement d'une ville. Pour moi, les bâtiments anciens ne sont pas seulement des vestiges du passé ; ils constituent un patrimoine vivant qui perdurera longtemps dans l'avenir. Je me suis particulièrement inspiré de la façon dont l'architecture traditionnelle coréenne privilégiait les espaces « invisibles », alors que celle de l'Occident mettait l'accent sur des éléments visuels tels que la forme et la présence. Le sanctuaire de Jongmyo, site inscrit au patrimoine mondial, en est un exemple remarquable. Au sein du complexe se trouve le Jeongjeon, le principal

page précédente
Seung H-Sang

à droite
Aewol Hangeo

© Kim Jongoh





édifice dédié aux rituels ancestraux royaux. Cet espace est reconnu non seulement pour son architecture en soi, mais aussi pour l'effet saisissant qu'il produit lorsqu'on le contemple en même temps que le vaste « woldae » (estrade cérémonielle surélevée) vide qui se trouve devant lui.

On en trouve un autre exemple dans le « madang » (cour ouverte), l'un des concepts les plus importants de l'architecture traditionnelle coréenne. Le madang est un espace vide entouré de bâtiments. Cet espace remplit de multiples fonctions : il peut servir de terrain de jeu pour les enfants, de lieu pour la célébration des rites ancestraux, voire d'endroit pour faire la lessive ou préparer le kimchi. Lorsqu'il n'est pas utilisé pour ces activités, le madang est à nouveau vidé pour encourager la contemplation. C'est ce que j'appelle le « vide indéterminé ». On pourrait même dire que les habitations situées à l'arrière, sur les côtés et à l'avant sont là pour former le madang.

L'esthétique du vide atteint son apogée à Byeongsan-seowon, un autre site inscrit au patrimoine mondial. Assis sur le sol de la salle de conférence, on peut admirer un paysage à couper le souffle à travers le pavillon Mandaeru, de l'autre côté du madang. De plus, il existe de nombreux autres bâtiments traditionnels coréens qui apportent des réponses à un certain nombre de questions auxquelles se confrontent les architectes modernes. Parmi eux, on trouve la maison Dongnakdang à Gyeongju, un lieu idéal pour apprécier la joie de la solitude, le temple Seonamsa, inscrit au patrimoine mondial, connu pour son agencement non hiérarchique et démocratique, ainsi qu'un autre temple inscrit au patrimoine mondial, Tongdosa, illustrant un réseau bien organisé de grandes et petites routes.

Parmi vos nombreux projets, lequel incarne le mieux l'influence de l'architecture traditionnelle coréenne ?

Mon travail trouve son point de départ dans la conception de la maison Sujoldang. La philosophie incarnée par ce projet s'inscrit dans la lignée de « la beauté de la pauvreté », qui est également le titre de mon premier ouvrage, publié après le lancement de mon cabinet indépendant en 1989. La maison Sujoldang a été construite pour servir de



© Kim Jongoh

ci-dessus
Seung H-Sang et son équipe

à gauche
Le temple Seonamsa en automne, qui fait partie du site du patrimoine mondial « Sansa, monastères bouddhistes de montagne en Corée »

© Council for Inscription of Buddhist Mountain Monasteries in Korea on the World Heritage List (CIBM)




© World Heritage Integrated Management Center for Korean Seowon

résidence à You Hong-jun, directeur du Musée national de Corée. J'ai conçu Sujoldang en allant à l'encontre de la conception de l'habitation alors en vogue, que l'on pourrait décrire comme « une maison dans un pré ». Au lieu de cela, j'ai privilégié la valeur du vide dans la conception en ajoutant trois madang sur une superficie d'environ 230 mètres carrés. Même 30 ans après l'achèvement du projet, je revisite encore sa conception à l'occasion pour m'assurer de ma position en tant qu'architecte.

Sans exception, chacun des centaines de projets que j'ai menés à bien s'est inspiré de la sagesse de l'architecture traditionnelle. Le projet Seongok Seowon sur lequel j'ai récemment travaillé est un autre exemple fortement inspiré de l'architecture traditionnelle. On peut dire que les idées empruntées à l'architecture traditionnelle sont au cœur même de mon travail.

Qu'est-ce qui vous a amené à puiser votre inspiration principale dans l'architecture traditionnelle ?

L'architecture occupe un lieu. Chaque lieu occupé par une structure architecturale traditionnelle est unique au monde. Il renferme un ensemble distinctif de récits, créés par la nature et la culture, qui se sont accumulés au fil d'innombrables générations. Les Coréens d'autrefois

« Les architectes ne sont pas censés se contenter de dessiner sur une toile vierge. Leur mission est d'enregistrer, de préserver et de transmettre les histoires racontées par le lieu. »

appelaient cela « teomuni », ce qui signifie « le tracé d'un terrain ». Je traduirais ce mot par « écriture du lieu » en français. Pour moi, concevoir un bâtiment, c'est ajouter une couche supplémentaire aux récits que recèle le lieu, en élargissant son teomuni.

Les architectes ne sont pas censés se contenter de dessiner sur une toile vierge. Leur mission est d'enregistrer, de préserver et de transmettre les histoires racontées par le lieu. Le lieu détient toujours les réponses à toutes les questions qui se posent lors de la conception d'un bâtiment. Devenir un bon architecte, c'est être capable d'entendre les histoires du lieu.

Quel projet intéressant en Corée illustre bien la rencontre entre patrimoine et architecture contemporaine ?

Je voudrais évoquer un projet récent de revitalisation culturelle à Gumi auquel j'ai participé. Il s'agit d'un projet de grande envergure portant sur une zone de 130 000 mètres carrés qui abritait autrefois un complexe de fabrication textile. Lorsque j'ai visité le site, j'ai constaté des contrastes : alors que certains bâtiments avaient été déplacés, d'autres étaient restés relativement intacts et d'autres encore étaient en ruine. En y regardant de plus

page précédente
Le pavillon Mandaeru du Byeongsan Seowon

à droite
Maison Sujoldang

© Kim Jongoh





près, cependant, je me suis rendu compte qu'ils portaient tous les traces de leur vie passée. J'ai proposé de les préserver plutôt que de les effacer, car tous ces souvenirs tissent un récit qui fait vivre ce lieu. Ces traces racontent l'histoire de ceux qui sont passés par là, de leurs activités et de leur travail acharné. C'est ainsi que le passé peut être relié au présent et transmis à l'avenir, perpétuant la longue histoire de ce lieu tout en enrichissant la vie des habitants.

Il convient de noter que préserver le passé ne signifie pas le figer. L'architecture en bois, en particulier, ne peut conserver sa vitalité que lorsqu'elle est touchée, utilisée et habitée par des personnes. Je crois que l'architecture consiste à aider à perpétuer la vie dans le présent en s'appuyant sur les couches de mémoire accumulées au fil du temps.

Comment garantir l'harmonie entre le patrimoine et l'architecture ?

L'architecture ne saurait exister sans le temps. Il est naturel qu'elle évolue au fil des ans. Le paysage urbain ne doit pas être transformé d'un seul coup, mais de manière progressive, car une modification radicale ne profite pas aux habitants. Le présent dans lequel nous vivons deviendra bientôt le passé du futur. Nous n'occupons cette terre que temporairement ; elle appartiendra bientôt aux générations futures. Nous devons donc la leur transmettre aussi intacte que nous l'avons reçue. C'est l'attitude que nous devons adopter pour rendre hommage au passé et assumer nos responsabilités envers l'avenir.

à gauche
Seongok Seowon

ci-dessous
Seung H-Sang dans son atelier



© Kim Jongoh

© Kim Jongoh

Redéfinir l'accessibilité et l'inclusion au sein des sites du patrimoine mondial



Par **Lerato Mogoatlhe**



© Casa Batlló - Gaudí - Barcelona

Parmi les sites du patrimoine mondial, la Cité fortifiée de Bakou avec le palais des Chahs de Chirvan et la tour de la Vierge en Azerbaïdjan, compte parmi les plus chargées d'histoire. Déjà habitée il y a 10 000 ans, elle témoigne encore aujourd'hui de l'ingéniosité de l'humanité. Chaque pierre de la muraille défensive préservée, qui s'étend sur un kilomètre, raconte des histoires remontant au XIIe siècle, des récits sur le rôle stratégique de Bakou en tant que port de la mer Caspienne, façonné par les influences sociales, architecturales et culturelles des empires zoroastrien, perse, arabe et ottoman.

Passer des heures à déambuler dans les ruelles étroites et pavées est une expérience unique en son genre. On y prend conscience de notre humanité commune et de l'importance des sites patrimoniaux en tant que gardiens de la mémoire. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait été inscrite en 2000 au patrimoine mondial de l'UNESCO, devenant ainsi le premier site azerbaïdjanais à bénéficier de ce statut.

La ville intra-muros (Icheri Sheher), située à l'extrémité occidentale de la mer Caspienne qui a façonné l'humanité depuis la préhistoire, figure parmi les pionnières d'une nouvelle approche de la découverte des sites du patrimoine mondial : accessible et inclusive.

Aytaj Alisultanli est membre du conseil d'administration de la Réserve historique et architecturale d'État d'Icheri Sheher. Depuis 2025, Aytaj Alisultanli et l'équipe de l'administration ont mené des initiatives en faveur de l'accessibilité qui ont abouti à des changements significatifs ; la Cité fortifiée est désormais un lieu où la mobilité réduite ne constitue plus un obstacle à la visite. Cette initiative a été inspirée par la nécessité croissante d'adapter les espaces urbains historiques aux attentes contemporaines en matière de sécurité, d'inclusivité et de confort, tout en respectant l'authenticité du lieu.

« L'accessibilité est devenue une priorité stratégique encore plus forte en 2025, dans le cadre de la transformation plus large menée par l'administration vers un modèle de "patrimoine intelligent", caractérisé par une gestion inclusive et durable du patrimoine. Le catalyseur de cette évolution a été la prise de conscience qu'une ville historique ne peut être préservée uniquement en tant que monument physique. Elle doit également rester accessible, dynamique et porteuse de sens pour les gens. »

« Le catalyseur de cette évolution a été la prise de conscience qu'une ville historique ne peut être préservée uniquement en tant que monument physique. »

Au cours de l'année écoulée, l'administration a travaillé à la mise en place d'une approche de la gestion du patrimoine davantage centrée sur les personnes, dans laquelle la mobilité, l'orientation, l'accès numérique, la qualité des espaces publics et l'expérience des visiteurs sont pris en compte de manière globale. « L'accessibilité n'est pas seulement abordée comme une question de service aux visiteurs, mais aussi comme faisant partie d'une responsabilité plus large. »

page précédente
Casa Batlló, élément du site « Œuvres d'Antoni Gaudí » (Espagne)

à droite
Bâtiments situés à l'intérieur de la Cité fortifiée de Bakou

© Roberto Canton





L'accessibilité comme priorité

Voici à quoi ressemblent l'accès et l'inclusion dans la Cité fortifiée de Bakou : les rampes d'accès existantes, plus anciennes, ont été réparées et de nouvelles ont été installées dans les sections où aucun accès sans marches n'était auparavant disponible. Un parcours accessible dédié dans le parc, reliant l'avenue Neftchilar à la place de la tour de la Vierge, garantit un accès plus pratique et sans obstacle à la zone de la tour de la Vierge. Des mesures de modération du trafic ont permis de réduire la vitesse des véhicules, et des contrôles de limitation de vitesse ont été mis en place sur l'ensemble du site, améliorant ainsi la sécurité et créant un environnement plus confortable pour tous.

De plus, pour les visiteurs qui ne peuvent pas monter au sommet de la tour, le monument le plus ancien d'Icheri Sheher et symbole de la ville de Bakou, l'administration met à leur disposition des supports d'interprétation extérieurs, des documents d'information, des visites guidées, des contenus visuels et des récits numériques. Les expériences multimédias et virtuelles permettent aux visiteurs de mieux comprendre ce qu'ils ne peuvent pas découvrir physiquement.

Cela revêt une importance particulière, car l'accessibilité des sites du patrimoine ne se limite pas à l'aspect physique. « La circulation a été rendue plus fluide et plus accessible tout autour du périmètre d'Icheri Sheher, permettant ainsi aux visiteurs à mobilité réduite, aux personnes âgées, aux parents avec des poussettes et à d'autres groupes d'usagers de se déplacer plus confortablement et en toute sécurité dans ce quartier historique », explique Aytaj Alisultanli.

« L'un des retours les plus importants que nous recevons est que même de petites améliorations peuvent faire une différence significative. Une signalisation plus claire, une circulation plus aisée, une réduction de la densité de circulation, l'aide du personnel ou des informations numériques peuvent considérablement améliorer l'expérience des visiteurs âgés, des familles avec enfants et des personnes qui pourraient avoir des difficultés à se déplacer dans Icheri Sheher. Pour de nombreux visiteurs, la valeur émotionnelle est très forte. Icheri Sheher n'est pas seulement une destination touristique : c'est un lieu lié à la mémoire, à l'identité et au patrimoine national. »



© Tahir Khalfaguliyev/ "Icherisheher" State Historical-Architectural Reserve Administration

ci-dessus
Aytaj Alisultanli

à gauche
Une voiturette de golf circulant à Icheri Sheher, dans la Cité fortifiée de Bakou

page suivante
Cité fortifiée de Bakou avec la Tour de la Vierge

Les pionniers de l'inclusivité

À environ 4 200 kilomètres de Bakou, à Barcelone, en Espagne, la Casa Batlló attire chaque année un million de visiteurs grâce à son architecture d'avant-garde. Faisant partie du site inscrit au patrimoine mondial « Œuvres d'Antoni Gaudí », ce bâtiment est considéré comme l'incarnation même de l'aspect le plus ludique et fantaisiste de l'œuvre du célèbre architecte catalan. On y trouve des balcons aux allures de masques, des colonnes en forme d'os et un toit qui rappelle le dos d'un dragon. La Casa Batlló est un chef-d'œuvre qui transforme un bâtiment en un lieu où l'imagination rencontre le feu, l'air, l'eau, le

© Tahir Khalfaguliyev / "Icherisheher" State Historical-Architectural Reserve Administration





© Tahir Khalilaguliyev / "Icherisheher" State Historical-Architectural Reserve Administration



vent, la terre et l'espace. Dans cette demeure enchantée, un nouveau chapitre de l'inclusion s'ouvre aujourd'hui.

La neurodiversité est un terme qui englobe la diversité naturelle de la cognition humaine, y compris l'autisme et le trouble de déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH). En 2021, la Casa Batlló a lancé une initiative en faveur de la neurodiversité, animée par une conviction simple mais forte. « Notre objectif, qui est de rendre les gens heureux grâce à l'art, ne doit pas se limiter aux visiteurs, mais s'étendre également aux personnes qui rendent cette expérience culturelle possible au quotidien », déclare Ana Acosta, responsable de l'initiative.

Ce qui a commencé comme un projet d'inclusion sur le lieu de travail s'est transformé en une profonde transformation organisationnelle. Aujourd'hui, la Casa Batlló emploie 100 collaborateurs présentant une neurodiversité et adapte ses espaces physiques à leurs besoins en tenant compte de l'éclairage, des couleurs et des niveaux sonores. Les employés présentant une neurodiversité représentent également environ 85 pour cent du personnel en contact avec les visiteurs.

La Casa Batlló devient ainsi la première institution culturelle au monde à disposer d'une équipe composée de personnes neurodivergentes pour accompagner les visiteurs. Au cœur du succès de cette initiative se trouvent des membres de l'équipe comme Joan Boter, qui est atteint d'autisme. « C'est un grand soulagement, quand on voit des personnes dans des situations similaires, de se rendre compte qu'on n'est pas le seul à voir les choses de cette façon », explique-t-il. « C'est ce qui rend l'expérience à la Casa Batlló magique. »

Il souligne que la formation dispensée à l'équipe est un élément clé du succès de cette initiative. « Nous avons été formés de manière progressive, ce qui m'a beaucoup aidé à m'adapter à ce poste. Personnellement, j'adore tout ce qui touche au monde de l'art. J'étudie l'histoire de l'art. Pouvoir travailler dans un lieu comme celui-ci a été et continue d'être une expérience formidable », confie-t-il.

À travers des jeux de rôle, l'équipe explore la Casa Batlló du point de vue des visiteurs présentant une neurodiversité. « Au cours de la formation, on nous a donné de bonnes bases. Mais au final, c'est le quotidien qui vous endurcit et vous permet de savoir si telle ou telle situation peut se produire. J'apprécie beaucoup l'interaction avec le public, par exemple en distribuant des écouteurs ou en validant les billets. »



© Casa Batlló - Gaudí - Barcelona

ci-dessus
Ana Acosta

à gauche
Façade de la Casa Batlló ornée d'une mosaïque colorée composée de morceaux de carreaux de céramique

Joan Boter a le sentiment d'apprendre sans cesse sur le terrain. « J'ai mémorisé le discours en plusieurs langues afin de mieux accueillir les visiteurs. J'aime, par exemple, m'entraîner à parler italien, même s'il ne s'agit que de quatre phrases, ou m'entraîner à parler français. J'aime ça, et pour moi, c'est un défi. Je m'amuse bien, et je pense que cela se ressent chez les gens. Je pense que c'est là l'élément clé de notre travail. »

Ana Acosta estime qu'il reste encore beaucoup à faire. « Notre vision est de continuer à évoluer en tant qu'institution culturelle où la neurodiversité est pleinement normalisée et célébrée. Nous espérons approfondir nos

© Darren M Green/ Shutterstock.com

pratiques en matière d'accessibilité, renforcer l'engagement communautaire et continuer à démontrer que l'inclusion et l'excellence peuvent aller de pair. »

Elle ajoute : « Cette initiative a démontré que les sites du patrimoine mondial peuvent être des espaces vivants et inclusifs qui contribuent activement au progrès social. L'un des enseignements les plus importants que nous en avons tirés est que l'inclusion ne doit pas être considérée comme un projet particulier. Elle doit faire partie intégrante de l'identité, de la stratégie et du fonctionnement quotidien de l'institution. »

Une reconnaissance majeure lui a été décernée : le Prix européen du patrimoine / Prix Europa Nostra 2025, dans la catégorie « participation citoyenne et sensibilisation ». Ce prix a mis en avant l'engagement de la Casa Batlló en faveur de l'innovation sociale et culturelle, ainsi que ses efforts pour promouvoir l'inclusion et sensibiliser à la neurodiversité dans le domaine du patrimoine culturel. « Cette expérience nous a appris que la diversité n'est pas quelque chose qu'il faut gérer : c'est quelque chose qu'il faut valoriser. Les différentes perspectives renforcent les organisations, enrichissent les expériences culturelles et créent des communautés plus solides », déclare Ana Acosta.

Pour Joan Boter, il est essentiel d'expliquer pourquoi l'inclusion est importante. « Je pense que le message que nous transmettons est important. Un message d'acceptation des différentes sensibilités. Un message de tolérance. Un message d'empathie. Je crois que ce sont là des valeurs qui, malheureusement, se perdent aujourd'hui, si l'on en juge par la télévision ou d'autres médias. Il existe de nombreux préjugés. Il faut briser ces préjugés, et le meilleur moyen d'y parvenir est de montrer la réalité, de montrer que la réalité est diverse. »

Découvrir le patrimoine sans voir

Pour les personnes ayant une déficience visuelle, il est souvent difficile de s'immerger pleinement dans le patrimoine, non pas par manque d'intérêt, mais parce que l'accès à celui-ci reste très majoritairement axé sur les supports visuels. À Yogyakarta, sur l'île indonésienne de Java, l'UNESCO a organisé un atelier axé sur l'inclusion,

à droite
Joan Boter

ci-dessous
Le plafonnier en spirale de la Casa Batlló



© gfxhaptic/ Shutterstock.com

© Casa Batlló - Gaudí - Barcelona


CASA BATLLÓ
GAUDÍ BARCELONA


RUANG
TUNGGU

« L'expérience de la visite de sites patrimoniaux repose principalement sur la perception visuelle. »

au cours duquel des participants ayant une déficience visuelle ont été invités à partager les difficultés et les frustrations qu'ils rencontrent lors de la visite de sites du patrimoine mondial. Des professionnels du patrimoine et des responsables culturels locaux ont également pris part à cette session, créant ainsi un espace leur permettant de repenser la manière dont les sites patrimoniaux sont vécus par les visiteurs ayant une déficience visuelle.

« Depuis longtemps, l'expérience de la visite de sites patrimoniaux repose principalement sur la perception visuelle. La notion même de "tourisme" part du principe que les visiteurs apprécient les monuments, les paysages et la beauté architecturale à travers ce qu'ils peuvent voir. Les outils d'interprétation couramment utilisés sur les sites du patrimoine, tels que les panneaux d'information, les brochures, les plans et, plus récemment, les écrans numériques, sont également conçus en grande partie pour un public voyant. Même les audioguides s'appuient souvent sur des références visuelles, en utilisant des expressions telles que "comme vous pouvez le voir" ou "sur votre droite, vous remarquerez", ce qui peut involontairement exclure les visiteurs ayant une déficience visuelle », explique Moe Chiba, cheffe de l'unité Culture au Bureau de l'UNESCO à Jakarta.

Une activité pilote s'est déroulée au temple de Plaosan, à Sleman, où des techniques de visite guidée descriptive ont permis aux participants de mieux comprendre l'histoire du temple, ses sculptures, ses figures symboliques et ses détails architecturaux. Grâce à des explications verbales vivantes associées à des interactions tactiles soigneusement guidées, les visiteurs se sont plongés dans la richesse du patrimoine culturel indonésien.

Akbar Ariantono, un participant ayant une déficience visuelle, raconte : « Grâce au récit du guide, j'ai pu imaginer à quoi ressemblait le temple de Plaosan autrefois. Cela m'a aidé à me connecter à son histoire d'une manière que je n'avais jamais connue auparavant. »

L'atelier a été créé en collaboration avec des membres de la communauté concernée, ce que Moe Chiba considère comme essentiel à son succès. Il a donné lieu à plusieurs résultats importants et encourageants, tant pour les professionnels du patrimoine que pour les participants ayant une déficience visuelle. À la grande satisfaction de Moe Chiba, toutes les parties prenantes ayant répondu ont indiqué dans leur évaluation que l'atelier avait remis en question ou modifié leurs idées préconçues sur l'accessibilité et le handicap dans le contexte du patrimoine.

Un exercice d'équilibre

Gérer des sites du patrimoine mondial signifie préserver ce qu'on appelle la « valeur universelle exceptionnelle », une combinaison unique d'éléments qui font de ce lieu un trésor commun de l'humanité. Et bien que l'ajout de nouveaux éléments et les modifications soient autorisés, ils ne doivent pas compromettre l'intégrité des sites.

Selon Aytaj Alisultanli : « Le principe fondamental est que toute intervention en matière d'accessibilité doit respecter la valeur universelle exceptionnelle, l'authenticité et l'intégrité du bien du patrimoine mondial. Concrètement, cela signifie que les interventions doivent être conçues pour être minimales, respectueuses et, dans la mesure du possible, réversibles. »

Dans la Cité fortifiée de Bakou avec le palais des Chahs de Chirvan et la tour de la Vierge, cet équilibre est atteint en appliquant une méthode rigoureuse au cas par cas. « Dans un bâtiment moderne, les solutions d'accessibilité peuvent souvent être directes et standardisées. Dans un environnement urbain médiéval, en revanche, les solutions doivent être adaptées à la topographie du site, aux matériaux, aux rues étroites, aux couches archéologiques et aux exigences de conservation. »

Pour la Casa Batlló, « toute adaptation doit respecter l'authenticité et les exigences de conservation du site, tout en garantissant que les visiteurs puissent établir

à gauche
Akbar Ariantono en visite au temple de Plaosan

© UNESCO/ Ars Management





© UNESCO/ Ars Management

un lien significatif avec sa portée culturelle. Nous évaluons en permanence les besoins des visiteurs et les pratiques opérationnelles afin de garantir que l'inclusion fasse partie intégrante du cadre de gestion, plutôt que de constituer une couche supplémentaire », note Ana Acosta.

Mais cette responsabilité va au-delà de la préservation de l'architecture. « Nous pensons que le patrimoine doit être un espace vivant qui reflète la société contemporaine et y contribue positivement. Gaudí nous a appris à trouver la beauté dans l'irrégularité et l'harmonie dans la différence. »

Travailler ensemble

Les technologies numériques, telles que les applications mobiles, les systèmes d'information basés sur les codes QR, la navigation numérique, les contenus multilingues, les audioguides et les informations en ligne destinées aux visiteurs, ont contribué à rendre les sites du monde entier plus accueillants pour les visiteurs.

« Ces outils aident les visiteurs à planifier leur visite, à comprendre les itinéraires, à accéder à des informations sur les monuments et à découvrir le site de manière plus autonome. Pour les personnes à mobilité réduite, la technologie peut réduire l'incertitude avant et pendant la visite. Elle peut les aider à comprendre à quoi s'attendre, à choisir des itinéraires plus adaptés, à accéder au contenu à distance ou sur place, et à découvrir des zones qui peuvent être physiquement difficiles d'accès, » explique Aytaj Alisultanli.

À Barcelone, les nouvelles technologies, associées à des partenariats, se sont révélées essentielles pour faire de la Casa Batlló un espace inclusif. Dans le même temps, l'approche d'Ana Acosta et de son équipe reste centrée sur l'humain. « Nous pensons que l'innovation la plus transformatrice est souvent humaine plutôt que technologique : il s'agit de créer des environnements où les différentes façons de penser et d'appréhender le monde sont valorisées et mises en valeur. »

« Nous pensons que l'innovation la plus transformatrice est souvent humaine plutôt que technologique. »

Aytaj Alisultanli partage cet avis, soulignant que les infrastructures ne constituent qu'un aspect parmi d'autres pour que les sites du patrimoine soient accessibles à tous. Les gestionnaires de sites, les guides touristiques et le personnel de terrain doivent disposer des compétences et des ressources nécessaires. « L'administration s'efforce de sensibiliser davantage les gestionnaires de sites, les guides et le personnel de première ligne aux besoins des visiteurs à mobilité réduite, des personnes âgées et des autres groupes nécessitant une assistance. L'accent est mis sur une communication respectueuse, une aide sécurisée, la patience et la dignité », souligne-t-elle. « L'objectif n'est pas de donner aux visiteurs le sentiment d'être dépendants,

page précédente
Rida Amalia découvre la structure du temple de Plaosan grâce à sa maquette

à droite
Participants à l'atelier de l'UNESCO

© UNESCO/ Ars Management


unesco
Inclusion Workshop
& Pilot Activity
CO-CREATING
INCLUSIVE
INTERPRETATION
WITH TEMAN NETRA
Inclusion
Accessibility
Heritage
January 2025

mais de veiller à ce qu'ils bénéficient d'une assistance lorsque cela est nécessaire, de manière professionnelle et attentionnée. »

À titre d'exemple, les participants à l'atelier de Yogyakarta ont tiré profit de cette approche centrée sur l'humain. « L'accompagnement personnalisé fourni par les jeunes guides a renforcé leur sentiment de sécurité et les a encouragés à participer plus activement tout au long de la visite », explique Moe Chiba. Ils ont fait état d'une « plus grande clarté, d'un plus grand confort et d'une plus grande confiance lors de la découverte et de la visite du site patrimonial ».

L'inclusion n'est pas seulement un objectif. « En associant directement les personnes ayant une déficience visuelle aux discussions et en élaborant des méthodes d'interprétation, nous avons créé un environnement dans lequel les participants se sont sentis plus à l'aise pour exprimer leurs besoins, leurs préférences et leurs attentes auprès des professionnels du patrimoine. Cela a permis de faire évoluer la dynamique d'une consultation passive vers une collaboration active. » Malgré les progrès réalisés pour rendre le patrimoine mondial plus accessible, il reste encore beaucoup à faire. Ana Acosta estime qu'il est nécessaire de multiplier les partenariats avec les acteurs du patrimoine, les communautés, les organisations de défense des droits de l'homme et les militants. « La priorité n'est pas simplement l'expansion, mais une reproduction significative. Nous souhaitons tout particulièrement partager nos méthodologies et les enseignements tirés de notre expérience avec d'autres institutions culturelles et sites du patrimoine. »

« Le patrimoine culturel peut être un puissant moteur de transformation sociale. Préserver le patrimoine et promouvoir l'inclusion ne sont pas des missions distinctes. Lorsqu'elles sont combinées, elles donnent naissance à des institutions plus pertinentes, plus humaines et plus durables pour les générations futures », affirme-t-elle.

Joan Boter partage pleinement cet avis. « C'est comme le "trencadís" (mosaïque de carreaux brisés) de Gaudí ; il y a beaucoup de couleurs. C'est donc le meilleur moyen de bâtir un avenir meilleur, tant pour nous que pour les autres. Car nous devons tous vivre sur cette planète. »

ci-dessous
Signalisation adaptée aux personnes en fauteuil roulant au Machu Picchu (Pérou)

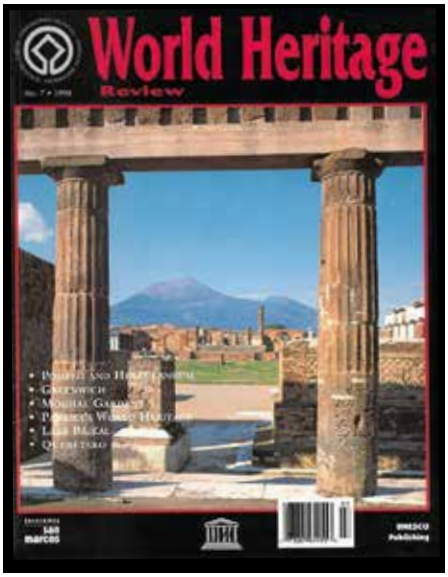


© Beto Santillan/ Shutterstock.com

Les Archives

Revue Patrimoine Mondial, n°7 janvier 1998

« Nous devons prendre en compte le contexte économique, politique et environnemental de chaque site et amorcer un plan de préservation pour sa maintenance actuelle et future. »



© UNESCO

Ce numéro de la revue *Patrimoine Mondial* s'est penché sur l'évolution de la gestion des biens du patrimoine dès leur inscription sur la Liste du patrimoine mondial. Les sites archéologiques italiens de Pompéi et Herculanum, situés au pied du Vésuve, ont illustré comment l'inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO favorise la recherche et élargit l'accès au savoir. Au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, le statut de patrimoine mondial a incité Maritime Greenwich à élaborer un plan de gestion global.

Quant aux jardins moghols de l'Inde, notamment les jardins du Fort Rouge d'Agra et les jardins de la Tombe de Humayun, Delhi, leur conservation a été présentée comme un processus dynamique fondé sur l'archéologie des jardins et la prise en compte des besoins locaux.

La revue a également mis en lumière la coexistence de la biodiversité, des cultures locales et des traditions urbaines sur de nombreux sites, comme ceux du Panama. Le lac Baïkal (Fédération de Russie) a révélé les traditions spirituelles des Buryats et des Evenks, avec des sites sacrés au cœur des rituels et de la vie quotidienne. Las Médulas (Espagne) a démontré l'impact de l'ingéniosité humaine sur le paysage à travers l'exploitation minière hydraulique romaine, tandis que Querétaro (Mexique) a illustré l'harmonie entre les traditions urbaines autochtones et espagnoles.



VIVRE AVEC LA NATURE DANS LES SITES DE L'UNESCO

contributions mondiales et locales

Découvrez la première évaluation mondiale portant sur plus de 2 260 sites du patrimoine mondial de l'UNESCO, réserves de biosphère et géoparcs mondiaux répartis dans plus de 175 pays. Cette analyse, la plus complète à ce jour, montre comment les sites désignés par l'UNESCO contribuent au bien-être des populations et à la préservation de la nature, tout en faisant face aux pressions croissantes auxquelles ils sont soumis.

PUBLICITÉ

MENORCA
illes balears

unesco
Minorque talayotique
Site du patrimoine mondial
depuis 2023

Protéger ce que nous sommes

Minorque talayotique
Site du patrimoine
mondial
et réserve de biosphère



www.menorcatalayotica.info

TALAYOTIC MENORCA
World Heritage

CONSELL INSULAR
DE MENORCA
DEPARTAMENT DE CULTURA, EDUCACIÓ,
JOVENTUT I ESPORTS

PUBLICITÉ

Université nationale de Pusan

80 ans d'engagement en faveur du patrimoine culturel

Première université nationale pluridisciplinaire de Corée, l'Université nationale de Pusan (PNU) joue un rôle essentiel dans la conservation du patrimoine culturel du pays et dans l'avancement de la recherche consacrée au patrimoine mondial.

2026 PNU 80
GLOBAL NEW WAY

Fondée le 15 mai 1946 en tant que première université nationale pluridisciplinaire de Corée, l'Université nationale de Pusan (PNU) est devenue la principale université nationale du pays. En 2026, elle célèbre son 80e anniversaire.

Reconnue pour son intégrité et l'attachement à ses principes, la PNU a su gagner la confiance et le soutien durables du public tout en continuant à défendre sa mission d'excellence académique et de service national, accompagnant ainsi le parcours historique de la Corée vers l'industrialisation et la démocratisation.

La PNU occupe une place de choix dans les principaux classements universitaires mondiaux tels que le QS et le Times Higher Education (THE). Grâce à sa participation active à de grands réseaux universitaires internationaux, tels que l'Association des universités de la région du Pacifique (APRU), ainsi qu'à l'excellence de ses travaux de recherche, elle contribue au renforcement de la compétitivité nationale de la Corée et à promouvoir le progrès de l'humanité.

Le Musée de l'Université nationale de Pusan et le Département d'archéologie

Fondé en 1955 au lendemain de la guerre de Corée, le musée de l'Université nationale de Pusan a joué un rôle important dans la sauvegarde du patrimoine culturel commun de l'humanité, au-delà des frontières régionales et nationales. En septembre 1956, le musée a reçu et mis en sécurité 18 833 objets culturels d'une grande importance provenant du Musée national de Corée, qui



avait été évacué vers Pusan, contribuant ainsi à la conservation de biens culturels inestimables durant une période critique.

Pendant près de quatre ans, le musée a assuré la protection et la gestion systématique de ces objets, remplissant ainsi un rôle essentiel en tant que « refuge des trésors nationaux » pendant la période de reconstruction d'après-guerre. Depuis lors, le musée a mené sans relâche des fouilles archéologiques et des recherches sur un large éventail de sites, couvrant des périodes allant de la préhistoire à l'époque historique. En particulier, ses fouilles des anciennes tombes de Gaya, dans le sud de la péninsule coréenne, ont largement contribué à mettre en lumière leurs caractéristiques culturelles et leur importance historique, et ont joué un rôle essentiel dans leur inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Le département d'archéologie de la PNU propose un programme d'études complet qui permet aux futurs archéologues d'acquérir à la fois de solides bases théoriques et une expertise pratique. En 2025, il s'est classé premier parmi les universités phares régionales de Corée dans un classement mondial par discipline, confirmant ainsi son rôle de premier plan dans la recherche, l'enseignement et les investigations de terrain consacrés au patrimoine culturel.

Ensemble, le musée et le département d'archéologie s'attachent à améliorer la compréhension et l'engagement du public envers le patrimoine culturel grâce à divers programmes éducatifs, des expériences pratiques et des conférences publiques. En particulier, leurs programmes d'orientation professionnelle destinés aux lycéens sont conçus pour inciter les jeunes générations à apprécier la valeur du patrimoine culturel et les encourager à perpétuer cet héritage.





Collections du musée



Sites de fouille



PUBLICITÉ



Ville historique de Djeddah : conserver le patrimoine, faire revivre son héritage

L'engagement du Royaume en faveur de la conservation et de la revitalisation de la ville historique de Djeddah a été renforcé par le lancement, en 2018, du Programme du quartier historique de Djeddah, sous le patronage du ministère de la Culture du Royaume d'Arabie saoudite, suivi du lancement, en 2021, du Projet de régénération de Djeddah historique. Ces initiatives vont au-delà de la simple préservation du passé ; elles visent à façonner un avenir dynamique pour la ville historique de Djeddah grâce à la restauration minutieuse des bâtiments patrimoniaux, à la dynamisation des espaces culturels et à la revitalisation de l'identité urbaine du quartier.

La ville historique de Djeddah, la porte de La Mecque, témoigne aujourd'hui de l'engagement de l'Arabie saoudite à conserver son patrimoine culturel et architectural. Inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2014, ce quartier s'étend sur 2,5 kilomètres carrés et a historiquement servi de carrefour à diverses cultures et communautés.

La ville fortifiée de Djeddah constituait le principal établissement humain sur les rives de la mer Rouge. D'autres villes existaient le long des deux côtes, reliées à Djeddah par un réseau complexe et continu de relations commerciales et d'échanges. Djeddah occupait une place prépondérante parmi celles-ci en raison de son rôle de port d'accès à La Mecque pour les pèlerins musulmans arrivant par la mer via Bab Al-Bunt. Elle servait de porte d'entrée pour les pèlerins se rendant à La Mecque, de grand port commercial sur la mer Rouge et de centre marchand clé reliant les routes commerciales de l'océan Indien à la région du Hedjaz et au-delà. Ainsi, Djeddah s'inscrivait dans un vaste réseau géographique et culturel d'échanges.

Dès le XVe siècle de notre ère, la ville historique de Djeddah a servi de principale porte d'entrée pour les pèlerins se rendant à La Mecque, accueillant des visiteurs arrivant par la mer depuis toute l'Asie, l'Afrique et l'ensemble du monde islamique. Comptant parmi les ports commerciaux les plus importants de la

unesco
Site du patrimoine mondial

www.visitalbalad.com

جدة التاريخية
HISTORIC JEDDAH

وزارة الثقافة
Ministry of Culture



mer Rouge, ce quartier est devenu un carrefour de cultures, de traditions, de langues et de commerce, forgeant ainsi l'identité et le caractère uniques de la ville. Le flux continu de pèlerins et de marchands traversant la ville historique de Djeddah a joué un rôle déterminant dans son évolution architecturale, sociale et commerciale, faisant de ce quartier un carrefour essentiel lié au pèlerinage du Hadj.

Ce rôle historique a jeté les bases de l'importance culturelle et architecturale durable dont jouit aujourd'hui Djeddah. La ville historique de Djeddah reste une priorité nationale en matière de conservation et de revitalisation culturelle, ce qui témoigne de son importance en tant que l'une des destinations patrimoniales les plus significatives du Royaume et de l'ensemble de la région de la mer Rouge. Le succès de ces efforts de conservation et de revitalisation repose sur la participation active de la communauté locale et des acteurs du patrimoine. Les artisans locaux, les entrepreneurs et les entreprises continuent de jouer un rôle essentiel dans cette revitalisation en cours, garantissant ainsi la transmission d'un patrimoine vivant aux générations futures.

L'ensemble de ces initiatives permet à la ville historique de Djeddah d'incarner les ambitions de la Vision 2030 de l'Arabie saoudite à travers la conservation et la revitalisation de son tissu urbain historique. Le quartier reflète des siècles d'échanges en matière de valeurs humaines, d'architecture, de techniques de construction et de commerce à travers la région, tandis que son organisation urbaine et ses traditions liées au pèlerinage du Hadj continuent de s'imposer comme des symboles d'échanges culturels et de liens entre les peuples.



PUBLICITÉ



Innovation et collaboration au service de la résilience des récifs coralliens

En avril 2024, un quatrième épisode mondial de blanchissement des coraux a été confirmé. Selon les informations disponibles, 82 pays et 84 % des récifs du monde auraient été touchés, y compris la Grande Barrière.

Cela a une nouvelle fois mis en évidence la menace considérable que le changement climatique continue de faire peser sur les récifs, les écosystèmes et les sites du patrimoine mondial à l'échelle planétaire.

La réduction des émissions ne suffira pas à elle seule à préserver les récifs coralliens de la planète. D'autres mesures sont nécessaires pour leur donner les meilleures chances de survivre et de prospérer.

Le Programme australien de restauration et d'adaptation du récif (RRAP) — l'une des plus grandes initiatives collectives au monde visant à aider un écosystème majeur à résister aux effets du changement climatique, à s'y adapter et à s'en remettre.

Lancé en 2020, le RRAP est le fruit d'un partenariat entre le Reef Trust du gouvernement australien et la Great Barrier Reef Foundation.

Il a réuni plus de 300 experts australiens et internationaux afin de mettre au point un ensemble de solutions innovantes visant à renforcer la résilience des récifs coralliens à l'avenir. Bien que ces solutions soient axées sur la Grande Barrière, elles pourraient être appliquées aux récifs du monde entier.

Le RRAP accélère le développement et la mise en œuvre d'une série d'interventions. Celles-ci comprennent notamment des mesures visant à rafraîchir et à ombrager certaines zones de la Grande Barrière, à aider les espèces de coraux à s'adapter à un environnement en mutation et à favoriser la restauration naturelle des récifs endommagés et dégradés.

L'un des sous-programmes mis en œuvre dans le cadre du RRAP porte sur l'amélioration des coraux et des traitements : les chercheurs y étudient des méthodes permettant d'accroître la tolérance à la chaleur, la résistance au blanchissement et les taux de survie des coraux.

Une étude collaborative menée en 2024 par l'Institut australien des sciences marines (AIMS) en collaboration avec l'université Southern Cross a montré que les coraux de l'ensemble de la Grande Barrière pourraient posséder d'importantes propriétés génétiques liées à la tolérance à la chaleur.

Les chercheurs du RRAP étudient actuellement des solutions concrètes pour exploiter ces caractéristiques génétiques afin d'aider les coraux à s'adapter et à devenir plus résilients. Cela passe notamment par l'aquaculture corallienne dans un environnement contrôlé, afin de cultiver de grandes quantités de coraux plus tolérants à la chaleur, avant de les réintroduire dans la Grande Barrière.

Des dispositifs peu coûteux ont également été mis au point pour garantir la fixation, la survie et la croissance des jeunes coraux tolérants à la chaleur.

Le Programme de déploiement pilote (PDP) — qui vise à faire passer les techniques de restauration des récifs du stade de la recherche à celui d'une mise en œuvre à grande échelle dans des conditions réelles sur la Grande Barrière de Corail.

Le PDP constitue le volet « essais opérationnels » du RRAP ; il est financé par le Reef Trust du gouvernement australien et dirigé par l'AIMS.

Dans un premier temps, deux interventions du RRAP font l'objet d'un déploiement pilote dans le cadre du PDP : l'ensemencement de larves de corail et l'ensemencement de coraux multipliés par aquaculture.

Fin 2025, l'un des plus grands essais de restauration de récif au monde sur un écosystème corallien a été mené dans le cadre du PDP. Ce projet a été dirigé par l'AIMS et mis en œuvre par des partenaires du secteur maritime et des gardiens autochtones.

Lors de l'événement de reproduction massive survenu sur la Grande Barrière, des œufs de corail ont été récoltés sur plusieurs récifs et diverses espèces de coraux ont été reproduites en aquarium afin d'élever des millions de jeunes coraux en bonne santé. Ces coraux ont été implantés sur des récifs expérimentaux près de Cairns, de Port Douglas et autour des îles Keppel, plus au sud.

Images left to right: ©AIMS photographers Gus Burrows, Saskia Jurriaans, Marie Roman.





Les chercheurs de l'AIMS les surveilleront ensuite afin d'évaluer l'efficacité des méthodes de restauration à grande échelle en termes de survie des coraux, de croissance et de réaction face à des facteurs de stress tels que le blanchissement et la concurrence avec les algues. Ces données contribueront à orienter les futures activités de restauration.

Depuis des bateaux naviguant dans le Woppaburra Sea Country et depuis les salles de classe de Rosslyn Bay, les gardiens autochtones ont également participé à la collecte des œufs de corail, à l'élevage des larves de corail et à la réintroduction de jeunes coraux dans certaines zones du récif.

La participation des gardiens autochtones s'inscrit dans le cadre du programme « Indigenous Futures », dirigé par l'AIMS, qui forme ces gardiens à la restauration des récifs. Ce programme vise à donner aux participants les moyens de mener des activités de restauration sur leurs « pays marins ».

Le RRAP continue de s'appuyer sur des partenariats solides avec les propriétaires traditionnels, en reconnaissant leurs savoirs ancestraux et l'intérêt de considérer la Grande Barrière comme un paysage culturel au-delà de ses caractéristiques biophysiques.

Soutenir les efforts de restauration des récifs à l'échelle mondiale

En dehors de l'Australie, le RRAP étend son rayonnement international et soutient les efforts de restauration des récifs dans d'autres pays.

ReefSeed est un système d'aquaculture corallienne portable et autonome qui s'appuie sur les connaissances scientifiques et les technologies développées dans le cadre du RRAP. Il peut être emballé et transporté dans des conteneurs maritimes vers des régions isolées, et est capable de produire des millions de larves de corail pour contribuer à la restauration des récifs.

En 2025, le système ReefSeed a été testé avec succès aux Maldives. Avec le soutien des chercheurs de l'AIMS, les biologistes de l'Institut de recherche marine des Maldives ont fécondé et élevé des amas d'œufs et de spermatozoïdes de corail pour en faire des larves de corail dans des unités ReefSeed. Les larves ont ensuite été implantées avec succès et transférées vers les récifs à l'aide de dispositifs en céramique spécialement conçus à cet effet.

Le RRAP et le PDP ne constituent pas des solutions miracles pour faire face aux effets du changement climatique. Ils représentent toutefois des avancées importantes pour aider les récifs du monde entier à s'adapter et à devenir plus résilients à l'avenir.

Le RRAP est mis en œuvre grâce à une collaboration entre des instituts de recherche de premier plan, les pouvoirs publics et divers partenaires. Parmi ceux-ci figurent la Great Barrier Reef Foundation, l'AIMS, le CSIRO, l'université James Cook, l'université du Queensland, l'université Southern Cross et l'université de technologie du Queensland.

Informations sur : gbrrestoration.org

Australian Government | REEF TRUST | Australian Institute of Marine Science | Great Barrier Reef Foundation

PUBLICITÉ



DEUX LEADERS SOURCES DE TRANSFORMATION.

UNE CROYANCE PUISSANTE.

Trente-cinq ans après la Marche du sel de Dandi (1930) menée par Mohandas K. Gandhi en Inde, le monde a de nouveau été témoin de la capacité de la non-violence à favoriser le changement social lors de la Marche de Selma à Montgomery (1965) menée par Martin Luther King Jr. aux États-Unis. Le succès du mouvement pour l'indépendance de l'Inde a convaincu King et d'autres leaders afro-américains de se rendre dans ce pays et d'étudier le Satyagraha, le principe de « force de vérité » de Gandhi appelant à une résistance non violente. Lors de sa première rencontre avec ces dirigeants en 1935, le Mahatma a déclaré au théologien noir Howard Thurman : « il se pourrait bien que le vrai message de la non-violence soit livré au monde à travers les Noirs ». Au terme d'un voyage spirituel à travers le sous-continent indien en 1959, King a déclaré : « J'ai quitté l'Inde plus convaincu que jamais que la résistance non violente est l'arme la plus puissante dont disposent les peuples opprimés dans leur lutte pour la liberté ». D'autres disciples du Satyagraha ont rejoint King dans des manifestations non violentes sur les sites présentés sur le Civil Rights Trail (Piste des droits civils) aux États-Unis, où les visiteurs peuvent aujourd'hui marcher dans les pas de ceux qui ont marqué l'histoire.

« JE ME RENDS DANS LES AUTRES PAYS EN TANT QUE TOURISTE, MAIS EN INDE, JE VIENS EN PÈLERIN. »

- MARTIN LUTHER KING JR.



UNITED STATES
CIVIL RIGHTS TRAIL

Ce qui s'est passé ici a changé le monde.

ÉGLISE BAPTISTE D'EBENEZER

Les églises du mouvement fonctionnaient comme des ashrams, formant les militants des droits civiques à la non-violence. Fréquentant l'église baptiste Ebenezer à Atlanta, King apprend une nouvelle théologie noire, renforcée au Morehouse College par le président Benjamin Mays, qui avait rencontré Gandhi en 1936, et à l'université de Boston par un autre diplômé de Morehouse, Howard Thurman.



ÉGLISE BAPTISTE COMMÉMORATIVE KING DE L'AVENUE DEXTER

Après avoir étudié le *Satyagraha* en Inde en 1948, Bayard Rustin est rentré aux États-Unis pour travailler avec le *Fellowship of Reconciliation* (Mouvement de la réconciliation). Rustin a rejoint un autre disciple de Gandhi, Glenn Smiley, pour former les volontaires du boycott des bus de Montgomery à la non-violence, y compris King, qui a mené la manifestation depuis sa chaire de l'église baptiste de l'avenue Dexter.



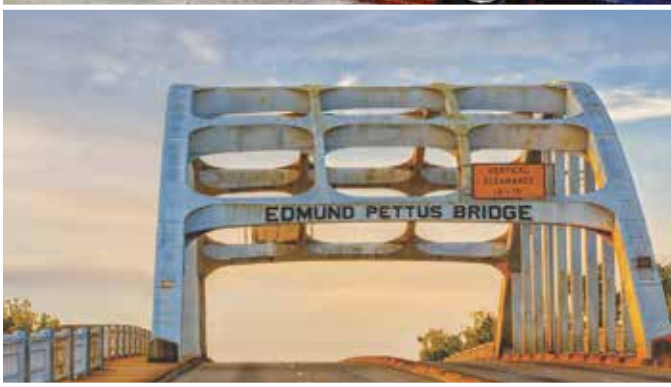
DÉPÔT DE BUS GREYHOUND D'ANNISTON

James Farmer, étudiant d'Howard Thurman et cofondateur du Congress of Racial Equality (Congrès pour l'égalité raciale), à l'origine de la tactique du sit-in dans les comptoirs de restauration, a organisé les Freedom Rides de 1961, recrutant des militants des droits civiques noirs et blancs pour s'asseoir dans les bus inter-états de manière intégrée. Défendant la ségrégation raciale à Anniston, en Alabama, des suprémacistes blancs ont battu le bus transportant des manifestants non violents lorsqu'il est arrivé au dépôt.



PONT EDMUND PETTUS

En 1965, des manifestations concernant l'inscription sur les listes électorales ont donné lieu à des appels à une marche non violente depuis la campagne de Selma jusqu'au capitole de l'État à Montgomery, une action qui rappelait la Marche du sel de 1930 en Inde et son *Satyagraha*. Lorsque, lors du *Bloody Sunday* (Dimanche sanglant), les autorités de l'Alabama ont violemment réprimé les militants noirs sur le pont Edmund Pettus, les autorités fédérales sont intervenues, autorisant King à prendre la tête de la marche de Selma à Montgomery.

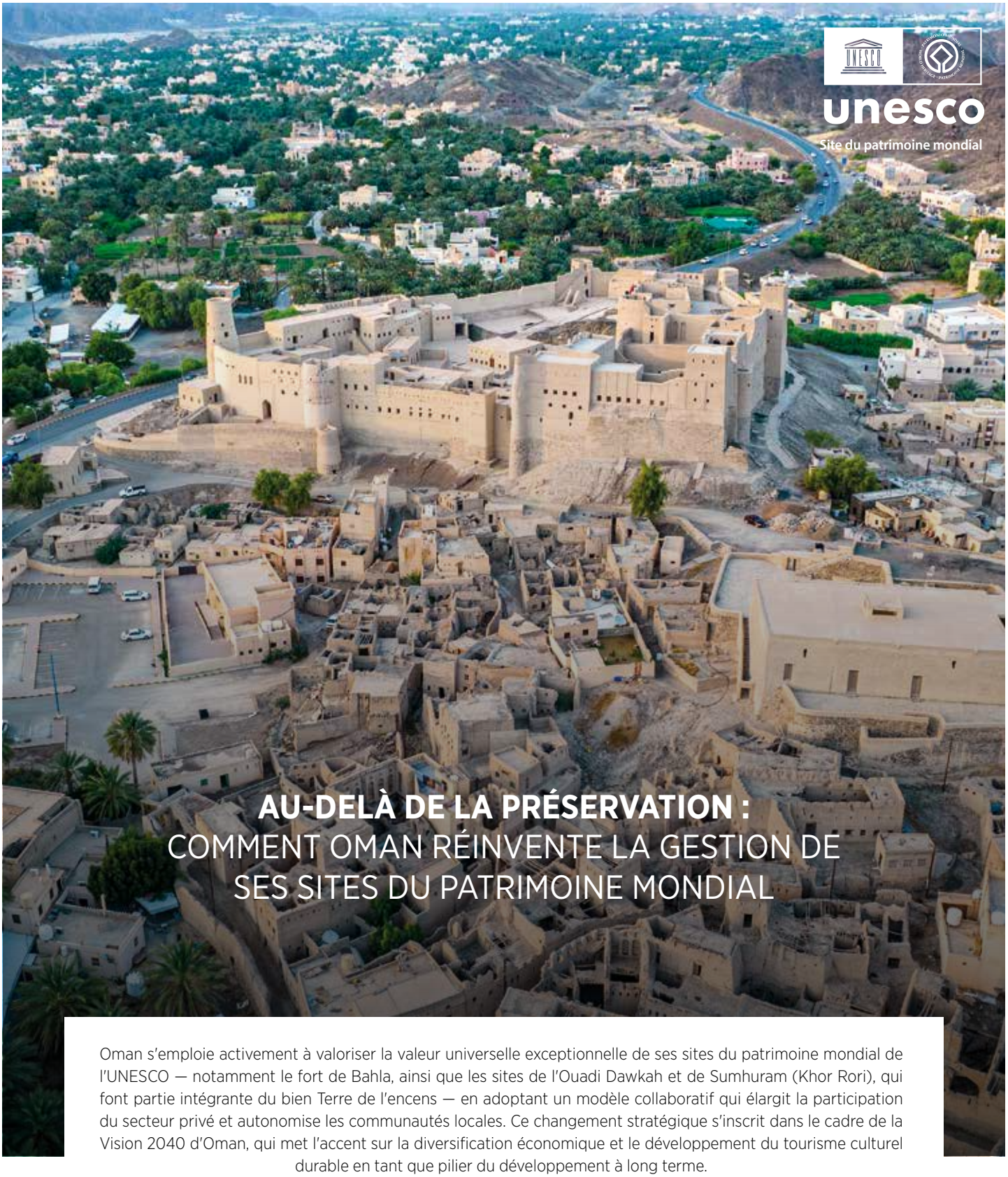


LORRAINE MOTEL

Autrefois missionnaire à Nagpur, en Inde, où il avait étudié le *Satyagraha*, James Lawson est revenu aux États-Unis et, en 1968, il a présidé la grève des travailleurs de l'assainissement à Memphis, dans le Tennessee. Il a convaincu King de se joindre à la manifestation en prélude à la Campagne des pauvres prévue à Washington. À la veille d'une marche non violente, un assassin abat King alors qu'il se tient sur le balcon du Lorraine Motel.



PUBLICITÉ



unesco
Site du patrimoine mondial

AU-DELÀ DE LA PRÉSERVATION : COMMENT OMAN RÉINVENTE LA GESTION DE SES SITES DU PATRIMOINE MONDIAL

Oman s'emploie activement à valoriser la valeur universelle exceptionnelle de ses sites du patrimoine mondial de l'UNESCO — notamment le fort de Bahla, ainsi que les sites de l'Ouadi Dawkah et de Sumhuram (Khor Rori), qui font partie intégrante du bien Terre de l'encens — en adoptant un modèle collaboratif qui élargit la participation du secteur privé et autonomise les communautés locales. Ce changement stratégique s'inscrit dans le cadre de la Vision 2040 d'Oman, qui met l'accent sur la diversification économique et le développement du tourisme culturel durable en tant que pilier du développement à long terme.

وزارة التراث والسياحة
Ministry of Heritage and Tourism
Sultanate of Oman سلطنة عمان

Experience عُمان OMAN

www.mht.gov.om







Les initiatives actuelles marquent une transition d'une gestion traditionnelle axée sur la préservation vers un modèle plus dynamique et opérationnel, fondé sur des partenariats d'investissement, l'amélioration des services aux visiteurs et l'enrichissement des expériences culturelles, tout en continuant à préserver l'importance historique des sites. Au fort de Bahla, premier site omanais inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO (en 1987), la gestion et l'exploitation ont été confiées à un partenariat privé local dans le but d'améliorer la qualité des services et de stimuler les retombées économiques. Cette approche intègre également la communauté locale aux activités liées au site, créant ainsi des opportunités d'emploi à long terme et renforçant la vitalité culturelle et économique de la région environnante.

Le modèle soutient par ailleurs l'artisanat traditionnel et les arts populaires grâce à des événements culturels, des expositions et des activités communautaires organisés tout au long de l'année, qui pérennisent et mettent en valeur le patrimoine matériel et immatériel. Une gestion spécialisée et une exploitation professionnelle sensibilisent davantage le public à la valeur du site et renforcent sa promotion en tant que destination culturelle. Cette approche s'inscrit dans un cadre équilibré qui allie la viabilité économique à la protection de l'authenticité culturelle, garantissant ainsi que le fort de Bahla reste un pôle de savoir, de culture et de tourisme.

L'Ouadi Dawkah — l'un des sites principaux du bien du patrimoine mondial Terre de l'encens (inscrit en 2000) — a connu ces dernières années une transformation notable dans son approche de gestion, portée par des partenariats public-privé innovants. Au premier plan de cette évolution se trouve Amouage, la maison de parfums de luxe ancrée dans les traditions de la parfumerie omanaise, qui s'est imposée comme un acteur clé dans la gestion environnementale, le développement économique et la durabilité culturelle de la vallée.

Dans le cadre de son partenariat avec le ministère du Patrimoine et du Tourisme, Amouage a lancé un programme de conservation complet visant à renforcer la viabilité à long terme du site. Cette initiative comprend la culture de milliers de jeunes plants d'encens, l'extension des clôtures de protection et la modernisation des systèmes d'irrigation afin d'assurer la survie de plus de 1 200 arbres anciens de l'espèce Boswellia sacra. Au-delà de la gestion écologique, l'entreprise a intégré les communautés locales à chaque étape du cycle de l'encens, de la plantation et de la récolte au développement et à la commercialisation de produits à base d'encens, améliorant ainsi à la fois les moyens de subsistance et la continuité culturelle de la vallée.

Amouage a également mené des opérations pilotes de récolte qui revitalisent les savoirs traditionnels, tout en soutenant des plateformes numériques et des études scientifiques en partenariat avec des institutions locales et internationales, dont l'Environment Society of Oman, renforçant ainsi le profil de recherche du site. Parallèlement, l'entreprise enrichit l'expérience des visiteurs grâce à des programmes de tourisme culturel soigneusement conçus et pose les bases d'un centre d'accueil moderne et de nouvelles infrastructures de services. L'ensemble de ces initiatives consolide le statut de l'Ouadi Dawkah en tant que destination culturelle mondiale, une destination qui responsabilise les communautés locales tout en assurant la pérennité à long terme de l'héritage ancestral omanais de l'encens.

Cette approche en constante évolution montre clairement que les communautés locales ne sont plus en marge des sites du patrimoine, mais sont devenues des partenaires essentiels dans leur gestion et leur développement. Leur implication renforce non seulement l'identité culturelle, mais génère également des retombées économiques directes. Parallèlement, la participation du secteur privé apporte de l'innovation et contribue à la création de produits touristiques intégrés. Ensemble, ces efforts transforment les sites du patrimoine, qui passent du simple statut de lieux de visite à celui de destinations culturelles dynamiques soutenant activement les économies locales.

Photos : 1. Le fort de Bahla, site inscrit au patrimoine mondial ; 2. Ateliers de poterie traditionnelle ; 3. Terre de l'encens, site inscrit au patrimoine mondial ; 4. Récolte de l'encens.

PUBLICITÉ



COSTA QUEBRADA
Geoparque Mundial de la UNESCO
UNESCO Global Geopark

unesco
Géoparcs mondiaux

geoparquecostaquebrada.com

GLOBAL GEOPARKS NETWORK

Altamira et Costa Quebrada :
un patrimoine commun *pour l'humanité*



MUSEO DE ALTAMIRA

unesco
Grotte d'Altamira et art rupestre paléolithique du nord de l'Espagne
Site du patrimoine mondial depuis 1985

museodealtamira.es